

COLLECTION MICHEL LÉVY



THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

I

Ce volume ne peut être vendu par fractions.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

— COMÉDIES —

I

VALÉRIE — LE MARIAGE D'ARGENT
BERTRAND ET RATON — LA CAMARADERIE



PARIS
ICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

VALÉRIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 21 décembre 1822

En société avec M. Mélesville

PERSONNAGES

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.
ERNEST, comte de Halzbourg.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne

Un salon donnant sur des jardins; porte et croisées au fond, et deux portes latérales

---

ACTE PREMIER

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, Madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler?...

CAROLINE.

Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je

n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE.

Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, Madame; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah! que vous êtes aimable! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI.

Justement!

CAROLINE.

Avez-vous du temps? êtes-vous pressé? C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI.

Ah! mon Dieu! Depuis quand avez-vous pris cette résolution?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, à part.

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (Haut.) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc?

HENRI.

Rien; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que M. Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez?

HENRI.

Oui, Madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas.

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI.

Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE.

Eh bien! Monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI.

Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, Madame, il serait possible?

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.*

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.*

C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans

doute pour me parler de la clause du testament de son oncle Une lettre tres-honnète et très-respectueuse; quel est votre avis?...

HENRI.

Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-ètre très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (A Henri.) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse. (Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier, c'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie! Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, conduite par AMBROISE.

VALÉRIE.

Henri, êtes-vous là?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirerais bien vous voir.

VALÉRIE.

Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (Lui tendant la main.) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, *gaiement.*

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE.

Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, *bas à Valérie.*

Valérie; j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien. Je le paye en écoutant. (*A Ambroise.*) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de M. Blumfeld, mon ancien maître et le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit, du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart: enfin on se serait cru chez un ministre.

HENRI.

Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE.

Du tout, Monsieur! j'étais pauvre; il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu *ia mein herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. De quelle province? Souabe. Connaissez-vous Olbruk? J'y suis né. Quoi, vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, vivement.

Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE.

Oui, Monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développements convenables!

HENRI, souriant.

J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE.

Comment! il serait possible!

HENRI.

Je ne puis le croire encore!

VALÉRIE.

Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE.

Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, Mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire. (Il sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti!

VALÉRIE.

Eh bien! que me voulez-vous?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE.

Eh bien, qu'importe?

HENRI.

Qu'importe! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu?

VALÉRIE.

Excepté moi.

HENRI.

Comment, il serait possible?

VALÉRIE.

Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux; aucun plaisir ne paraît vous toucher : alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé... (Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? Si du moins Caroline savait mon amour! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE.

Vous éloigner! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI.

Que dites-vous, Valérie! vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, *avec émotion.*

Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI.

D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE.

Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE.

Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe; si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis trouvée seule! Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les pre-

miers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant ! quel dommage ! ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien ! Je ne pensais pas ! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense ! Ah ! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer ! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi ; et tout à coup se fit un grand silence ; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu ; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment, un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur ! je m'élancai au-devant de lui, en lui tendant les bras ; j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI.

O ciel ! vous étiez blessée !

VALÉRIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis ! Hélas ! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais jugez de mon bonheur ! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (Se tournant vers Henri.) il se nomme Ernest, était installé au château ; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science ! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus ! je voyais quand il était là.

HENRI.

Eh bien ! qu'est-il devenu ?

VALÉRIE.

Depuis trois ans il était mon guide, mon ami ! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais

reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions plus nous entendre!... Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée; c'était là notre seul entretien! Enfin un jour il me dit : Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut; mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mourir! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image!

HENRI.

Pauvre Valérie!

VALÉRIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. Hélas! je ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle dans ces lieux où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami; le malheur, c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre?

VALÉRIE.

Je n'aurais pas pu la lire! (Se tournant vers la gauche.) Mais, écoutez... on vient!

HENRI.

Ah mon Dieu! serait-ce Caroline?

VALÉRIE.

Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE.

Eh bien! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg; car d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI.

Ah! que vous êtes bonne!

VALÉRIE

Vous ne partez plus?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALÉRIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine. Laissez-nous! (Henri sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, à la cantonade.

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE.

Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage!

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE.

Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE.

Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE.

Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE.

Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, avec satisfaction.

Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin

je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE.

Non; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE.

Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait, au contraire, si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc?

VALÉRIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur?

CAROLINE.

Eh mon Dieu! quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis : le colonel Saldorf?

VALÉRIE.

Du tout.

CAROLINE.

L'intendant Kelmann?

VALÉRIE.

Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE.

Écoute donc, je vois tant de monde!

VALÉRIE.

Je suis donc bien heureuse de ne pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner?

CAROLINE.

Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eū tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE.

Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE.

Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE.

Comment, il se pourrait!

VALÉRIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir; (Lui prenant la main.) mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, la retenant.

Mais, un instant. (A part.) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (Haut.) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE.

Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh mais, cousine, un instant. Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et... (S'arrêtant.) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, *écoutant.*

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, *regardant par la fenêtre.*

Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE.

Un landau?

CAROLINE, *regardant toujours.*

Oui. Ah! que je te plains!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE.

M. le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE.

Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Eh mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE.

Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE.

C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE.

Moi! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, *à Ambroise.*

Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE.

Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (*A part.*) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait. (*Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.*)

ACTE

—

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE, *en grande parure.*

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte! Vous avez attendu.

LE COMTE.

C'est moi, Madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi en habit de voyage! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh mon Dieu! vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE.

Oui, d'abord; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays! des chemins superbes

CAROLINE.

Que dites-vous? Des routes affreuses! des précipices, des fondrières! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE.

Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, Monsieur, vous repartez?

LE COMTE.

Oui, Madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, *la retenant.*

Mais, Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE.

J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter

avec mon procureur ; et si vous êtes pressé, je vous plains ; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure, car c'est avec vous seule, Madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question ; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, Monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, Monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre. (Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien ! viendra-t-on?

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà, voilà. Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (Haut.) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE.

Je te remercie, je n'en profiterai pas! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, à part.

C'était bien la peine, après tout le mal que je me suis donné ce matin. (Haut.) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur.

LE COMTE.

Oui, c'est cela !

AMBROISE, prêt à s'en aller.

C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, avec un peu d'impatience.

Eh bien ! qu'on les renvoie.

AMBROISE.

C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, vivement.

Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, étonné, et regardant la bourse.

Qu'est-ce que cela signifie? (S'avançant et regardant le comte.) Ah! mon Dieu! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, avec dignité.

Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE.

Pardon, Monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! Monseigneur est bien mieux. (A part.) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE.

Rien, Monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (Le regardant.) Allons, allons, au fait, il y a quelque chose. (Haut.) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE.

Ah! ah! tu es d'Olbruk! tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE.

Si je le connais ! Ces quatre grandes tourelles...

LE COMTE.

Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie ?

AMBROISE.

Mademoiselle Valérie! elle est ici, chez madame Blumfeld, son amie.

LE COMTE, vivement.

Elle est ici ! (Se remettant.) Et bien, mon ami, je reste; c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire?

AMBROISE.

Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins; de manière que quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE.

C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret; en secret, entends-tu bien ? et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE.

J'entends; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (Pesant la bourse.) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère, (A part.) et un peu aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (Regardant par la gauche.) On vient de ce côté. C'est elle! C'est Valérie !

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, sortant de son appartement.

Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir si le comte est

parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle.) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main (Le comte s'avance et saisit sa main.) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise! (Avec une émotion marquée.) O ciel! est-il possible! (Mettant son autre main sur son cœur.) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (Au comte.) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi?

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Dieu! Il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE.

Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami! Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, écoutant toujours.

Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille!

LE COMTE.

J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE.

Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! vos peines, vos chagrins, vos dangers, songez, mon ami, que je veux tout savoir.

VALÉRIE.

Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE.

J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement! Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'est qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, souriant.

Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE.

Que ditez-vous? Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALÉRIE.

Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (Le cherchant de la main.) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah! Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager, et songez, Monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie?

LE COMTE

C'est là votre résolution?

VALÉRIE.

Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALERIE, *souriant.*

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer!

VALÉRIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALÉRIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était deçu, me rendrait l'existence insupportable, tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, *la regardant.*

Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE.

Vous, Valérie!

VALÉRIE.

Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez;

ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE.

Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE.

De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la lumière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE.

Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE.

Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE.

Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE.

Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE.

Vous me quittez?

LE COMTE.

Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas? (Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, qui regarde sortir le comte.

HENRI, à part.

Il nous laisse, c'est fort heureux. (Haut.) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE.

Quel dommage! je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, souriant.

La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE.

Eh bien?

HENRI.

Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de M. de Halzbourg.

VALÉRIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE.

Vraiment!

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, avec joie.

Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Que dites-vous?

HENRI.

Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE.

Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ai dit ou non, c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE.

Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI.

Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE.

Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour, ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE.

Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI.

Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE.

Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami, non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

M. le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI.

Que lui veux-tu?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE.

Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti!

HENRI.

C'est cela même. Déjà le contrat de mariage! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, à Ambroise.

Quoi! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE.

Ah! mon Dieu! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend. (Il sort.)

HENRI.

C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE.

O ciel! perdre Caroline! la compromettre! Henri, en avez-vous le droit?

HENRI.

Non. — Aussi, ce n'est pas pour elle. — Mais pour vous dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE.

Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux! qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière! Jamais, jamais! Venez, venez, Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas! (Ils sortent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, tenant Valérie par la main.

Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE.

Caroline, est-il encore ici?

CAROLINE.

Qui donc?

VALÉRIE.

Votre visite, M. le comte de Halzbourg.

CAROLINE.

Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE.

Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve. (Regardant Valérie.) Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

VALÉRIE.

Rien. (A part.) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah ! voilà des tourments que je ne connaissais pas ! (Haut.) Il vous aime ; il vous l'a dit.

CAROLINE.

Pas positivement, mais...

VALÉRIE.

Eh bien donc, achève ; qu'y a-t-il qui te désole ? et d'où peut venir ce chagrin ?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE.

Je le sais.

CAROLINE.

Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, qui s'avance lentement du fond

CAROLINE.

Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg ; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, s'avançant.

Comment ? un tête-à-tête !

CAROLINE, souriant en l'apercevant.

Ah ! vous étiez là ?

HENRI.

Oui, Madame ; j'arrivais, et j'ai entendu « dans ce salon. » Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre ?

CAROLINE.

Eh mais, sans doute.

VALÉRIE.

Quoi, vous avez consenti ?...

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, très-ému.

Je le saurai avant vous, Madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh mon Dieu oui, faire une scène! Je déclare, Monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI.

Mais enfin, Madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE.

Oui, Monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (Remontant le théâtre à droite.) N'est-ce pas lui? (Elle regarde avec crainte par la porte du fond.)

HENRI, à voix basse, s'approchant de Valérie.

Eh bien?

VALÉRIE, de même.

Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, vivement.

En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, à Valérie et à Henri.

Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, bas.

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri :) Venez-vous?

HENRI.

Qui, moi? (Montrant Caroline.) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot. (Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE.

Vous allez penser, Monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien ! Monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez vous décidé ?

LE COMTE.

Je n'oserais vous le dire, Madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, *à part.*

Eh! mon Dieu, que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe; il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, *souriant.*

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE.

Vous vous trompez, Madame; elle était aveugle!

CAROLINE.

Grand dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne. Je la lui consacrai! Je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était

possible à la science! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents! Je cherchai le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet!

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis! Mais bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents; il ne voyait que la fortune, les trésors; et, avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi! Eh bien! cette science, je la lui dérobai! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, Madame, un Allemand, un compatriote; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE.

Comment! ce serait vous...

LE COMTE.

Combien j'étais ému! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, Madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi! Et, vous le dirai-je, Madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû!

CAROLINE, *vivement.*

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien! Madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui résident et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie!

CAROLINE.

Que dites-vous? O ciel!

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre? et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, *lui tendant la main.*

Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE.

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, *souriant.*

J'entends, Madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, Madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE.

Quoi! ne lui avez-vous pas dit...?

LE COMTE.

Gardez-vous-en bien! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE.

VALÉRIE, à part, sortant du cabinet, à gauche.

Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité... ah! que j'étais coupable! (haut.) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, pendant qu'Ernest s'approche.

Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE.

Oh! je le savais. (A Ernest.) Eh bien! mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons; allons trouver votre ami.

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je?

CAROLINE, à part.

Quel bonheur! elle y consent!

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, souriant.

Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE.

Quoi, tu n'as pas peur?

VALÉRIE.

Non, je suis tranquille, (Lui prenant la main.) tout à fait calme, voyez plutôt; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Oui, sans doute. (Appelant.) Ambroise! (Bas, à Caroline.) Je l'ai prévenu. (Haut, à Valérie.) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE.

C'est bien. (A Ernest, avec un sourire.) Vous venez, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis. (Valérie sort conduite par Ambroise.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, très-ému.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus! toute ma résolution m'abandonne; je tremble.

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE.

Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié... Songez à Valérie!

LE COMTE.

Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie. (Il lui tend la main et sort.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, HENRI, qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà! mon cher Henri!

HENRI.

Oui, Madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.

Silence! taisez-vous.

HENRI, continuant.

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (Caroline faisant le même geste.) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, regardant toujours du côté par où le comte est sorti.

Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'évenement est si incertain!

HENRI.

Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'é-

motion où je vous vois... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, *froidement.*

Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, *le regardant avec tendresse.*

Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien! Monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (*Revenant.*) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourrait-elle refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être, elle doit la lumière.

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

CAROLINE, *allant à lui*

Eh bien! mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien?

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE, qu'AMBROISE suit de loin.

VALÉRIE, elle s'élance rapidement de la porte de côté.

Laissez-moi, laissez-moi ; je vois! je vois! (Elle fait quelques pas au milieu du théâtre ; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (Se regardant et regardant autour d'elle.) Dieu! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (Croisant ses mains et tombant à genoux.) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, allant à elle.

Valérie, mon amie!

VALÉRIE.

Dieu! quelle voix! c'est toi, Caroline ; laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.) Ah! (Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.) Tiens, Ernest!

LE COMTE, se jetant à ses genoux.

Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, lui présentant un bandeau noir.

Allons, Mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE.

Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, le regardant.

Ah! je n'avais pas vu.

FIN DE VALÉRIE.

LE MARIAGE D'ARGENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 3 décembre 1827

PERSONNAGES

DORBEVAL, banquier.
MADAME DORBEVAL, sa femme.
HERMANCE, sa pupille.
POLIGNI, camarade de collége de Dorbeval.
OLIVIER, camarade de collége de Dorbeval.
MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.
DUBOIS, domestique de Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte, à droite, conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception ; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon ; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER.

OLIVIER.

Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrées de parasites et de solliciteurs ! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (A Dubois. M. Dorbeval?

DUBOIS, à moitié endormi, et sans le regarder.

Il est sorti, Monsieur.

OLIVIER.

Sorti à neuf heures du matin! à qui croyez-vous parler? Ap-

prenez que je suis un ami, un camarade de collége qui le visite rarement; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS.

C'est différent, Monsieur; il y est.

OLIVIER.

A la bonne heure.

DUBOIS.

Je demande pardon à Monsieur; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

OLIVIER.

Vraiment; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, pour les domestiques; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

OLIVIER.

A l'heure qu'il est !

DUBOIS.

Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier, un bal, une fête, et un monde! ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur

OLIVIER.

Eh non; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui; j'attendrai.

DUBOIS.

Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER.

Ça me regarde.

DUBOIS.

Comme Monsieur voudra. (Il sort.)

SCÈNE II.

OLIVIER, seul

M'ennuyer! Ah bien oui ! c'est bon pour un millionnaire; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là ! il n'en a pas le temps,

surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul ; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie ! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus ; mais c'est égal. (Se retournant.) Hein ! qui vient nous déranger ? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je ? c'est Poligni !

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI.

Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval !

OLIVIER.

Et je m'en félicite ; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI.

C'est vrai, je me le reproche souvent ; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER.

Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI.

Que veux-tu ? les affaires, les occupations.

OLIVIER.

Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire ! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

POLIGNI.

C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires ! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER.

Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI.

Quelle idée ! tu pourrais le supposer ?

OLIVIER.

Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI.

Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER.

Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent, ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois ou en sont les siennes.

POLIGNI.

Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il

jouit, les hommages qui l'environnent! A qui les doit-il? à son opulence; c'est de droit, c'est l'usage; et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

OLIVIER.

Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre; tu en rougis, tu t'en caches; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, M. de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que dans les salons où je te rencontre je sois moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore, à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro... d'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées...

POLIGNI, riant.

Vraiment... eh bien?

OLIVIER.

Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI.

Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER.

O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

POLIGNI.

Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER.

Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI.

Avec moi?

OLIVIER.

Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, *soupirant.*

Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée, et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir; c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui, chaque jour, m'était promise, et qui m'échappait toujours; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipations et de dépenses. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer; c'est mon être, c'est ma vie; je suis là chez moi; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence, et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré

l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER.

Il se pourrait! Eh bien! mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI.

Toi, des économies!...

OLIVIER.

Eh! oui vraiment! Un peintre, cela t'étonne! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président : tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (Tirant un portefeuille.) Tiens, voilà mes fonds; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI.

Que fais-tu?

OLIVIER.

Ne venais-tu pas t'adresser à un ami? me voilà! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI.

Oui certainement. Mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER.

Je te répète que je venais les placer, et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais!

POLIGNI.

Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER.

Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service! Pourquoi se lève-t-il si tard? Cela lui apprendra... Eh! le voilà ce cher Crésus. Arrive donc!

SCÈNE IV.

OLIVIER, DORBEVAL, POLIGNI.

DORBEVAL.

Bonjour donc, mes chers et anciens camarades! bonjour, Poligni! suis-je heureux de te rencontrer! j'allais envoyer chez toi; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER.

Est-ce que tu étais éveillé?

DORBEVAL.

Toujours. Est-ce que je repose jamais? est-ce que j'ai le temps? je travaille même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêve; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Sans contredit.

DORBEVAL, leur prenant la main.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête!

POLIGNI.

Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége!

DORBEVAL.

C'est vrai, et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là! Quel beau collége que celui de Sainte-Barbe! y ai-je reçu des coups de poing! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort: j'étais toujours le dernier. Il est vrai que depuis j'ai pris ma revanche. Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu

me dictais mes versions grecques? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (Riant.) C'est joli !

OLIVIER.

Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté!

DORBEVAL.

C'est vrai. Le matin quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir, j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER.

Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL.

Il est vrai que mon salon... (Avec volubilité.) Il est magnifique mon salon; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus. C'est d'un goût exquis : de la dorure du haut en bas!... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation? On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége; je l'attends ce soir, vous le verrez;... et puis tu ne viens pas! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER.

Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela?... et c'est par amour-propre que je reste chez moi : j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

DORBEVAL.

Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

OLIVIER.

Des protecteurs!... Grâce au ciel nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends; ils restent chez eux, ils travaillent, et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL.

Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades?

OLIVIER.

Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

DORBEVAL, lui prenant la main.

Et tu as bien raison!... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse.

POLIGNI, à part.

Comment sait-il déjà cela?

OLIVIER.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL.

Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat... moi! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER.

Il se pourrait!

DORBEVAL

Lui-même.

POLIGNI.

N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, allant à lui, et lui prenant la main.

Je te reconnais là.

DORBEVAL.

Et me l'avoir laissé ignorer !... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi ; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur ; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle, dont j'ai la clé ; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, riant.

Il a raison ; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien ; ils ont tort.

OLIVIER.

Très-grand tort ! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL.

Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà ! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ? Je vous tiens ; je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI.

Je ne demande pas mieux.

OLIVIER.

Impossible ! il faut que je rentre chez moi

POLIGNI.

Et pourquoi donc ? Le salon a ouvert cette semaine, (A Dorbeval.) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoe, la scène de Rébecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, vivement.

Tu l'as vu ?

POLIGNI.

Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, à Olivier.

A merveille! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Lether, ou chez Véry; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI.

Volontiers! ce sera charmant.

OLIVIER, à voix basse.

Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, de même.

Une fois par hasard... (Haut.) Et, tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL.

Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER.

Non, vraiment; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI.

Et quel soin si important?... que vas-tu donc faire?...

OLIVIER.

Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier. (Il sort.)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, le regardant sortir.

Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Naugis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours, on ne le voit plus; je ne sais ce qu'il devient, et cette préfecture que nous sollicitions?...

POLIGNI.

Eh bien?

DORBEVAL.

Eh bien ! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI.

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL.

J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI.

Vraiment!

DORBEVAL.

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif: des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

POLIGNI.

C'est vrai; mais quel parti prendre?

DORBEVAL.

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu ; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, avec embarras.

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL.

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus! Qui est-ce qui n'a pas cent mille écus?

POLIGNI, embarrassé.

Mais moi... par exemple.

DORBEVAL.

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs?

POLIGNI, à part.

Quelle humiliation! (Haut.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi qui es mon ami, et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, d'un air de compassion.

Pas même deux cent mille francs! Ce pauvre Poligni! (Lui

prenant la main.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI.

Y penses-tu? des charges dont le prix est énorme!

DORBEVAL.

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI.

Mais comment veux-tu?...

DORBEVAL.

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI.

Mais réfléchis donc : huit cent mille francs! comment veut-tu que je les paye?

DORBEVAL.

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI.

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL.

Du tout! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI.

Comment?

DORBEVAL.

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un

qui n'a rien; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI.

Je suis confus de tant de bontés, de tant de générosité; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL.

Eh bien! l'entrevue est faite! La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une; vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé; on demande aux parents : combien a-t-elle? je te l'ai dit; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs?

POLIGNI.

Si, mon ami; mais je te ferai observer que son caractère... non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL.

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI.

J'ai bien entendu; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL.

C'est possible! Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience.

Eh! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL.

Eh bien! alors, pourquoi hésites-tu? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI.

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL.

Toi! c'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs!...

POLIGNI.

Et qu'importe? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur! plût au ciel qu'elle fût libre! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL.

Comment! elle est mariée!

POLIGNI.

Hélas! oui; sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL.

Elle est mariée! elle est en Russie! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé? tu n'hésites plus?

POLIGNI.

Nous en reparlerons; nous verrons.

DORBEVAL.

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI.

Dorbeval, de grâce!

DORBEVAL.

Il faut te prononcer : oui ou non.

POLIGNI.

Eh! morbleu! laisse-moi, fais ce que tu voudras.

DORBEVAL.

Enfin... ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DORBEVAL, HERMANCE.

(Elles arrivent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.)

DORBEVAL.

Arrivez, Mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin; venez donner votre voix, car nous délibérons.

MADAME DORBEVAL, saluant.

Monsieur Poligni!

HERMANCE, de même.

Mon danseur d'hier au soir!

DORBEVAL.

Quand je dis que nous délibérons... c'est-à-dire que j'ai décidé. Nous irons au salon... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va... pour éviter la foule. De là, nous irons au bois. Ces dames essayeront ma nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

HERMANCE.

L'aimable tuteur! il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu : pas une pensée originale.

POLIGNI, riant.

Il est si difficile de trouver des idées neuves!

HERMANCE.

Surtout en chapeaux!

DORBEVAL, à sa femme.

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne

pas affecter comme hier cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses; mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

MADAME DORBEVAL, doucement.

Aujourd'hui, Monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi : je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL.

Y pensez-vous?

MADAME DORBEVAL.

Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL.

J'en suis bien fâché, chère amie; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs; je veux qu'on la voie.

MADAME DORBEVAL.

J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi; mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI.

L'exiger!... Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL.

Non, sans doute. (A sa femme.) N'allez-vous pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, allant à la table de droite et feuilletant un album.

Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, appelant.

Dubois! mes gants! mon chapeau, et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... (S'approchant de madame Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici?

MADAME DORBEVAL.

Une amie intime, une amie d'enfance, qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient demain à Paris; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, mettant ses gants.

C'est juste! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité... l'amitié... nous connaissons cela, n'est-ce

pas, Poligni? Eh bien! Hermance! est-ce qu'ils ne m'entendent pas? (Il va près d'eux.)

HERMANCE, sortant de sa conversation avec Poligni.

Pardon! nous causions de beaux-arts, de peinture; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, vivement.

Quoi! je serais assez heureux!...

DORBEVAL.

Assez heureux!... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi! (A madame Dorbeval.) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié. (Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

(Elles entrent du fond.)

MADAME DORBEVAL.

Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

MADAME DE BRIENNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

MADAME DORBEVAL.

Tu dois être accablée de fatigue?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, il y a quelque jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Quelle m'a paru belle! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que

j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse !

MADAME DORBEVAL.

C'est moi qui le suis maintenant !

MADAME DE BRIENNE.

Chère Élise ! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter ! car je t'ai quittée demoiselle, et te voilà mariée ! on trouve tant de changements quand on revient de Russie !... Et moi donc, si tu savais... mais par où commencer ? voilà le difficile !

MADAME DORBEVAL.

Parlons de toi d'abord ; car je ne sais rien ; tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

MADAME DE BRIENNE.

Que veux-tu ? il n'aimait pas qu'on m'écrivît, encore moins que j'écrivisse... même à mes amies intimes.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : il, c'est ton mari.

MADAME DE BRIENNE.

Et qui serait-ce donc ? je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

MADAME DORBEVAL.

Je comprends ; mais c'est toujours fort mal.

MADAME DE BRIENNE.

Non ; n'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux ; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections ; et ce devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

MADAME DORBEVAL.

O ciel ! tu serais veuve ?

MADAME DE BRIENNE.

Eh ! mon Dieu ! oui, depuis longtemps ; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dans un pays inconnu, ou nous avaient appelés les intérêts de M. de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

MADAME DORBEVAL.

Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil

mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune!

MADAME DE BRIENNE.

Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait meme de t'apprendre. M. de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur-général dont il était si fier; M. de Brienne m'avait vue naître, me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer; car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer; il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

MADAME DORBEVAL.

Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

MADAME DE BRIENNE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

MADAME DORBEVAL.

C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, » me dit-il en partant, « c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déja, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics, dont il était dépositaire, devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, » me dit-il, « je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret; mais ce soir elle sera connue et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! M. de Brienne, mon ami, sacrifie sa

fortune pour me sauver l'honneur ; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage j'étais chez moi, j'étais seule... tu devines à qui je pensais... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... « J'ai tenu mes promesses, » me dit-il, « je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, Madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

MADAME DORBEVAL.

Jamais? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde?

MADAME DE BRIENNE.

Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents; et M. de Brienne avait eu bien raison de le protéger. Olivier était si bon, si aimable! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs; ah! que je fus malheureuse! que j'ai souffert pendant ces trois années! me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas possible; mon cœur était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

MADAME DORBEVAL.

Chère Amélie! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour M. de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

MADAME DE BRIENNE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DORBEVAL.

Tu es donc bien riche? et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances!

MADAME DE BRIENNE.

Ma situation... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune... je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre; c'est bien assez. Et quant à mes espérances... ai-je besoin de te les dire?

MADAME DORBEVAL, souriant.

Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Ah! ma cousine, que vous avez perdu en ne venant pas au salon! c'était charmant : des bonnets d'un genre tout nouveau! j'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

MADAME DORBEVAL, à madame de Brienne.

C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (A Hermance.) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, saluant et la regardant.

Ah! mon Dieu! c'est étonnant!

MADAME DORBEVAL.

Qu'as-tu donc?

HERMANCE.

Je n'avais jamais vu Madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... c'est frappant de ressemblance!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

MADAME DORBEVAL.

Et de qui donc est ce tableau?

HERMANCE.

D'Olivier, un jeune peintre.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! notre ancien ami?

HERMANCE.

Vous le connaissez?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE.

N'est-ce pas, Madame? Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! c'est un charmant artiste : du feu, de l'imagination! en l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

MADAME DE BRIENNE, riant.

Vraiment!

HERMANCE.

Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi, vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses; car tout à l'heure au salon, il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change; à la bonne heure au moins.

MADAME DORBEVAL.

Tu le connais?

HERMANCE

Non; mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

MADAME DORBEVAL.

Quelle contrariété! (A madame de Brienne.) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

MADAME DE BRIENNE.

Non, non! les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

MADAME DORBEVAL, à Hermance.

Et qui avons-nous? le sais-tu?

HERMANCE.

D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Poligni ! (A madame Dorbeval.) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

MADAME DORBEVAL.

Que tu es généreuse ! (A Hermance.) Et puis encore?

HERMANCE.

Je ne connais pas tout le monde; mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

MADAME DORBEVAL

Moi !

HERMANCE.

Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi ; le neveu du ministre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

M. de Nangis... Il vient aujourd'hui ?

HERMANCE.

Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité, il a hésité, et puis il a fini par refuser.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! il a refusé.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

Rien.

HERMANCE, passant au milieu.

Adieu, ma cousine ; adieu, Madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance, et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises. (Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

MADAME DE BRIENNE, allant à madame Dorbeval qui est restée plongée dans ses réflexions.

Élise !

MADAME DORBEVAL, revenant à elle et affectant un air gai.

Eh bien! tu me disais donc?

MADAME DE BRIENNE.

Moi ! je ne te disais rien; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

MADAME DORBEVAL.

De l'émotion! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine!

MADAME DE BRIENNE.

C'est très-fâcheux; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent, ce sont ceux qui...

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE.

Je désire me tromper; mais il me semblait que M. de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

MADAME DORBEVAL.

Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place? une pension; et M. de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt M. de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui; tu vois quelle est sa soumission; aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser...

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

MADAME DORBEVAL.

Moi! tu me connais bien mal! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.

MADAME DE BRIENNE.

Que me dis-tu?

MADAME DORBEVAL.

Est-ce ma faute, cependant? jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche... immensément riche, épouse-le. Eh bien! ils

doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

MADAME DE BRIENNE.

Toi! grand Dieu!

MADAME DORBEVAL.

Oui, je l'épousai sans l'aimer; du moins je n'en aimais pas d'autre; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur! mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée! on s'y habitue si vite! et quand on rentre en soi-même; quand, effrayé du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur! ah! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

MADAME DE BRIENNE.

Pauvre Élise!

MADAME DORBEVAL.

Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter; sa présence vous est interdite; penser à lui est un crime! Je ne dis pas cela pour moi; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien; mais enfin cela pourrait arriver!

MADAME DE BRIENNE.

Oui... mais je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari? Ton indifférence a pu causer la sienne : essaie d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi! c'est lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, *entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à la main.*

La spéculation est superbe; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse... soixante-quinze, vingt-cinq... cela nous fait... *(Il écrit sur son carnet.)*

MADAME DE BRIENNE, *bas à madame Dorbeval.*

Est-ce qu'il compose?

MADAME DORBEVAL, *de même.*

Du tout, il revient de la Bourse.

DORBEVAL, *toujours à part et tenant son crayon.*

Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations; et c'est justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni! Oui, il le faut : ce serait un coup de maître...

MADAME DE BRIENNE.

Tâche donc qu'il nous aperçoive! Est-ce que les banquiers ne regardent personne?

MADAME DORBEVAL, *à son mari*

Monsieur.

DORBEVAL.

Qu'est-ce encore? Vous voyez que je travaille.

MADAME DORBEVAL.

Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

DORBEVAL, *saluant madame de Brienne.*

Mille pardons, belle dame! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante! Madame nous donne-t-elle quelques jours?

MADAME DORBEVAL.

Oui, sans doute, elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

DORBEVAL, *vivement.*

Madame de Brienne... Ah! mon Dieu!

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL, *de même.*

Cette amie d'enfance qui, depuis trois ans, était en pays étranger, en Russie, peut-être?

MADAME DE BRIENNE.

Précisément.

DORBEVAL.

Et son mari, M. de Brienne, un ancien militaire?

MADAME DE BRIENNE.

Je l'ai perdu, Monsieur.

DORBEVAL.

O ciel! vous êtes veuve! (*A part.*) Il ne manquait plus que cela!

MADAME DE BRIENNE.

Je suis bien sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

MADAME DORBEVAL.

D'autant que nous aurons besoin de vos avis; car la mort de monsieur de Brienne la laisse dans une situation...

MADAME DE BRIENNE, *lui imposant silence.*

Élise!

DORBEVAL, *avec froideur.*

Oui, sans doute... nous verrons... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protections; je n'aime pas à demander; je ne dis pas cependant que si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités qui, peut-être, vous concerne, ou du moins, monsieur de Brienne; c'est à vous de voir cela...

MADAME DE BRIENNE.

Non, Monsieur, mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse; et comme il n'avait rien avant la révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

DORBEVAL.

Qu'importe? on réclame toujours; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois ça rapporte... Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter : des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable quand on a des occupations.

MADAME DE BRIENNE.

Et Monsieur, je le vois, est toujours si occupé! C'est nous qui vous laissons. *(Elles sortent par la porte à droite.)*

SCÈNE V.

DORBEVAL, *seul.*

Voilà, par exemple, une visite dont nous nous serions bien passés! Je vous demande à quoi tiennent les grandes conceptions financières? Un plan magnifique que l'arrivée d'une femme peut faire manquer! Non, vraiment; Poligni est trop raisonnable : il ne peut pas hésiter; il ne le doit pas; car, au fait, cela lui est fort avantageux; et puis, ça m'est utile. Ce Lajaunais va manquer, j'en suis sûr. J'ai trop d'habitude du monde et des affaires pour en douter encore! Il vient d'acheter un attelage superbe, des diamants à sa femme; il annonce un grand bal... cette nuit, peut-être, il partira pour Bruxelles! On ne peut pas

d'avance le faire arrêter; car tout le monde en est là; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (Apercevant Poligni.) Ah! le voilà!

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Arrive donc; une affaire admirable que je viens d'apprendre tout à l'heure à la Bourse; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI.

A quoi bon, puisque je m'en rapporte à toi?

DORBEVAL.

Cela ne suffit pas; il faut que cela te convienne, et cela te conviendra, j'en suis sûr... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de longtemps; (A demi-voix.) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, étonné.

Ah! ils en font donc quelquefois de mauvaises?

DORBEVAL.

Oui! quand ils vont trop vite... ce qui est très-rare... (A voix basse.) C'est Lajaunais.

POLIGNI.

Lajaunais!... Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL.

C'est vrai; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier; je lui ai prêté des fonds considérables qu'il lui est impossible de me rembourser, et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI.

Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL.

Mieux que cela, pour nous deux! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI.

Que dis-tu?

DORBEVAL.

Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI.

Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait; obliger un ami à qui je dois tant!

DORBEVAL.

Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

POLIGNI.

Il serait possible! Ah! je te devrai ma fortune! je vois tous mes rêves réalisés!

DORBEVAL.

Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques? en as-tu des regrets?

POLIGNI.

Ah! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur!

DORBEVAL.

Et surtout t'en rendre digne; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas; c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, avec effroi.

Que dis-tu? (Se reprenant.) Non, mon ami, rassure-toi; tu te trompes, je l'espère.

DORBEVAL.

Elle est à Paris d'aujourd'hui même; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI.

O ciel! est-il une situation pareille à la mienne! j'y étais résolu; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes; par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne

aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées! Cette femme est née pour mon malheur!

DORBEVAL.

Si au moins le mariage était déjà fait.

POLIGNI.

Ce serait pire encore! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL.

Eh bien! alors que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi, car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI.

Grand Dieu! que m'as-tu dit?

DORBEVAL.

Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi qui n'es guère plus riche...

POLIGNI.

Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner!

DORBEVAL.

Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux qne tu t'enrichisses, et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne... elle vient de ce côté.

POLIGNI, *tremblant.*

O mon Dieu!

DORBEVAL.

Allons, du caractère! si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, *prenant sa résolution.*

Oui... oui. Je sens comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi. (*Dorbeval sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

POLIGNI, MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte de droite.

POLIGNI, à part.

Ah! je n'ose la regarder!

MADAME DE BRIENNE, à la cantonade.

Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (Se retournant et apercevant Poligni.) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (Faisant quelques pas à sa rencontre) Poligni! (Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

POLIGNI, froidement.

Je venais de l'apprendre à l'instant, Madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

MADAME DE BRIENNE.

J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens? Ah! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien! maintenant... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... ah! ne m'entendez-vous pas?

POLIGNI, à part

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, mon sort, mon existence, tout est changé... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI.

Quoi! vous m'aimez encore?

MADAME DE BRIENNE.

Pas plus qu'autrefois; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

POLIGNI, avec tendresse.

Amélie!... (A part.) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais...

MADAME DE BRIENNE, le regardant.

Mais! qu'avez-vous?

POLIGNI.

Ah! vous ne pouvez le savoir; je ne puis, je n'ose vous ap-

prendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... non que je sois sans reproches... mais vous-même, Madame...

MADAME DE BRIENNE.

En auriez-vous à m'adresser?

POLIGNI, *vivement.*

Oui... oui, sans doute!

MADAME DE BRIENNE.

Tant mieux! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser, car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien! mon ami... eh bien! mon juge, voyons; qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable?

POLIGNI.

Vous me le demandez... quand, depuis trois ans séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

MADAME DE BRIENNE.

Poligni, j'étais mariée; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. *(En riant.)* D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais... Eh bien! Monsieur, je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI *fait un geste pour se jeter à ses pieds; il s'arrête, et reprend froidement :*

Maintenant, oui, sans doute; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

MADAME DE BRIENNE, *le regardant en souriant.*

Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas! Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI.

Moi!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne vous en défendez pas; j'aime tous vos défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous tai-

sez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, Monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir..... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites... (Vivement.) mais vous ne les verrez jamais! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal? n'était-ce pas horrible? Voilà, Monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas!

POLIGNI.

Ah! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

MADAME DE BRIENNE.

A la bonne heure au moins! Pas un mot de plus... celui-là suffit; tout est pardonné...

POLIGNI.

Ah! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort, et si vous saviez celui que je veux vous offrir! Il est si peu digne de vous! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Il serait possible! Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

POLIGNI.

Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au devant de vos moindres desirs; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas; je ne puis vous les donner.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien! mon ami, je ne les regarderai pas; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire, et si je

vous plais sans cela, qu'aurai-je à regretter? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI.

Chère Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Qnand on s'aime, les privations coûtent si peu! elles deviennent des plaisirs; et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. Monsieur de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre?

POLIGNI.

Hélas! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment! nous aurons douze mille francs de rentes! mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut.

POLIGNI.

Vous trouvez; c'est bien peu cependant.

MADAME DE BRIENNE.

Et que vous faut-il de plus? que nous manquera-t-il? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés; et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître; mais en province nons serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit: cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI.

Quoi! vous voudriez...

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province; maintenant il y en a partout, et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous! combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, Monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous

aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre maintenant?

POLIGNI.

Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

MADAME DE BRIENNE.

C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS; il entre du fond.

DUBOIS, remettant une lettre à Poligni.

De la part de M. Dorbeval.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? (A madame de Brienne.) Vous permettez? (Lisant.) « J'espère que ma lettre te trouvera encore chez moi. Victoire! « mon ami, ta charge est achetée en ton nom, et presque pour « rien! » O ciel!... (Continuant.) « Nous avons terminé et signé à « six cent mille francs. » Six cent mille francs!...

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous?

POLIGNI.

Rien, je vous jure!

MADAME DE BRIENNE.

Que vous apprend cette lettre?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras... et je voulais...

MADAME DE BRIENNE.

Il faut y courir!

POLIGNI.

Mais vous quitter aussi vite!...

MADAME DE BRIENNE.

Tantôt nous nous reverrons; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, Monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous! (Elle sort par la première porte à gauche.)

SCÈNE IX.

POLIGNI, *seul.*

Six cent mille francs! une dette aussi énorme, que ne payerait pas le travail de ma vie entière! et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie! Jamais! à quelque prix que ce soit, je veux rompre ce marché; allons trouver Dorbeval.

SCÈNE X.

POLIGNI, OLIVIER, *venant du fond.*

OLIVIER, *s'arrêtant.*

Où vas-tu donc? laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI.

A moi?

OLIVIER.

Oui; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI.

Où est-il? où l'as-tu laissé?

OLIVIER.

Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI.

O ciel! attendre jusque-là!

OLIVIER.

Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune; car il m'a tout raconté; je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? comme tu es ému!

OLIVIER.

Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel?

POLIGNI.

Oui, sans doute.

OLIVIER.

J'osais à peine y croire. Elle est libre?

POLIGNI.

Certainement.

OLIVIER.

Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes!

POLIGNI.

O ciel! tu l'aimerais!

OLIVIER.

Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

POLIGNI.

Et tu ne m'en avais rien dit.

OLIVIER.

Ni à elle non plus; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout!... Mais aujourd'hui elle est libre, je veux parler; malheureusement je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

POLIGNI.

Moi?

OLIVIER.

Oui; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance; et si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, à part.

Il ne me manquait plus que ce malheur-là!... Et Dorbeval qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre?... Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais?... Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER.

Eh bien! tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI.

Eh morbleu! pourquoi ne parles-tu pas toi-même? qui t'en empêche? ce n'est pas moi... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

OLIVIER, seul.

Comment! depuis qu'il a fait sa fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami! Voyez un peu comme les dignités changent les hommes! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même. (Il sort par la seconde porte à gauche du spectateur, appartement de Dorbeval.)

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BRIENNE, sortant de l'appartement de gauche ; puis OLIVIER, entrant par la porte du fond.

MADAME DE BRIENNE, tenant à la main une carte de visite.

Serait-il déjà parti ? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte ?

OLIVIER.

Pardon, Madame, je savais bien que vous y étiez, car je sors de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais de crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

MADAME DE BRIENNE.

Un ami est-il jamais importun ?

OLIVIER.

Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter à l'improviste...

MADAME DE BRIENNE.

Nullement, je vous attendais. (Souriant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER.

A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance ; car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte, je désirais presque que vous fussiez sortie.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Et pourquoi ?

OLIVIER.

La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... trois années d'absence, c'est terrible ! et puis (Hésitant.) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

MADAME DE BRIENNE.

Je pourrais vous être utile ! ah ! combien je vous remercie ! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé ; car j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER.

Il serait vrai !...

MADAME DE BRIENNE.

En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère! j'étais toute fière de connaître un homme célèbre, je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER.

Ah! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si M. de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais M. de Brienne, je vous cherchais, Madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne le craignez pas; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de M. de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER.

Oui! Madame, oui, vous avez raison; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

MADAME DE BRIENNE.

Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER.

Au contraire, Madame, c'est très-pressé; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr, bien d'autres vous en parleront; et d'être le premier en date, c'est toujours un titre... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

MADAME DE BRIENNE.

Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

MADAME DE BRIENNE.

Eh! mon Dieu! vous tremblez!

OLIVIER.

C'est vrai; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, M. de Brienne nous présenta à sa jeune compagne? Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à M. de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah! bien mieux encore! Ses vertus commandaient ma confiance; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous Et si vous vous rappelez quelles sombres idées flétrissaient alors mon âme! honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujourd'hui sont ouverts aux talents; « l'estime publique qui les honore, qui les ennoblit, regarde où « ils sont arrivés, et ne s'informe pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah! si vous saviez en vous écoutant quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un

monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais!

MADAME DE BRIENNE.

O ciel!

OLIVIER.

Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier!...

OLIVIER.

Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence, laissez-moi un instant de bonheur; laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments! quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore, je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime!... Et moi, je disais : Ah! que c'est ressemblant! De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (Avec passion.) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon

ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage!

OLIVIER.

Que dites-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

OLIVIER.

Que viens-je d'entendre? un rival? et quel est-il? quel est son nom? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur?

MADAME DE BRIENNE.

Au nom du ciel! calmez-vous.

OLIVIER.

Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux! mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien?

MADAME DE BRIENNE.

Qu'allez-vous faire? c'est le compagnon, l'ami de votre enfance...C'est Poligni.

OLIVIER.

Grand Dieu! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes, ni reproches. Adieu, Madame.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, vous me quittez?

OLIVIER revient, s'approche d'elle, et après un moment de silence, lui dit douloureusement

Vous l'aimez donc?

MADAME DE BRIENNE.

Hélas oui!

OLIVIER.

Et beaucoup?

MADAME DE BRIENNE.

Plus que je ne peux dire; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous nous fûmes bien à plaindre, comme vous nous avons souffert. Vous saurez tout; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en vouiez pas, où je serai bien malheureuse!

OLIVIER.

Vous, malheureuse! jamais! Moi, c'est différent : c'est mon

sort; grâce à vous, je suis habitué à souffrir. J'y suis fait; cela ne me coûtera rien.

MADAME DE BRIENNE.

Ne vous verrai-je donc plus?

OLIVIER.

Qu'avez-vous besoin de moi? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là adieu! (Il sort par le fond.)

SCENE II.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah! que je le plains! car celui-ci aimait réellement.

SCENE III.

MADAME DE BRIENNE, MADAME DORBEVAL, arrivant vivement du grand salon.

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! c'est Élise!

MADAME DORBEVAL, fort agitée.

Ah! te voilà! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

MADAME DE BRIENNE

Et de qui?

MADAME DORBEVAL.

Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis?

MADAME DE BRIENNE.

De M. de Nangis?

MADAME DORBEVAL.

Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

MADAME DE BRIENNE.

Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent?

MADAME DORBEVAL.

Et s'il ne l'était pas?

MADAME DE BRIENNE.

Que dis-tu, malheureuse?

MADAME DORBEVAL.

Ah! ne me trahis pas! (A voix basse et regardant autour d'elle.) Eh bien! oui; j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

MADAME DE BRIENNE, prenant la lettre et lisant.

« La plus aimée, la plus adorée des femmes. » (S'interrompant.) Ah! je n'ai pas besoin d'achever; je comprends tes tourments, car je les ai éprouvés.

MADAME DORBEVAL.

Ah! que tu devais souffrir!

MADAME DE BRIENNE, lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.

Oui, tu es bien malheureuse, je le vois; mais tu le serais bien plus encore, si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères; je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

MADAME DORBEVAL.

Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

MADAME DE BRIENNE.

Oui, ici, au bas de la quatrième page. (Lisant.) « J'apprends « l'arrivée de madame de Brienne, de cette amie qui vous est si « chère; je sais dans ce moment les moyens de lui être utile; « mais pour cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y va « de son sort, de sa fortune. »

MADAME DORBEVAL.

Eh bien?

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE.

Écoute-moi, Elise; je connais M. de Nangis.

MADAME DORBEVAL.

Toi?

MADAME DE BRIENNE.

Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

MADAME DORBEVAL.

M. de Nangis!

MADAME DE BRIENNE.

C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant que vous apercevez à peine dans le monde n'a que le temps d'être aimable et de séduire; il ne se montre jamais que sous son beau côté; tandis que les maris que nous voyons toute la journée se montrent franchement tels qu'ils sont, distraits, ennuyés, de mauvaise humeur; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils gagnent à la comparaison! mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plus tôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont furieux, désespérés; (Montrant la lettre qu'elle tient.) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir! Ils meurent, ma chère! Plus tard, calmes, tranquilles, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et M. de Nangis sera comme eux.

MADAME DORBEVAL.

Tu pourrais supposer...

MADAME DE BRIENNE.

Je veux croire qu'il est de bonne foi; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour; peu lui importe ton intérêt ou ta réputation! Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer?

MADAME DORBEVAL.

Non : point d'adresse ni de signature.

MADAME DE BRIENNE.

Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien; un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas : tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

MADAME DORBEVAL.

Grand Dieu! (Froidement et revenant à elle.) Que me demandes-tu? que veux-tu que je fasse?

MADAME DE BRIENNE.

Que tu n'accordes point ce rendez-vous; que tu renonces à M. de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! une pareille réponse! (Dans ce moment entre Dorbeval par la porte du fond.)

MADAME DE BRIENNE.

Ici même et à l'instant. Tiens, voici sa lettre.

MADAME DORBEVAL.

Tu le veux; mais comment faire? mais que lui dire? Ah! que j'aurais besoin de conseils!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant vivement.

Un conseil, Madame, me voilà! je suis à vos ordres!

MADAME DORBEVAL.

Dieu! mon mari!

DORBEVAL.

Eh mais! qu'avez-vous donc toutes deux? et d'où vient cet effroi? cette lettre en serait-elle cause? (Il prend la lettre que sa femme tient encore dans la main.)

MADAME DORBEVAL, doucement.

Monsieur... de grâce!

DORBEVAL.

Non pas! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

MADAME DORBEVAL, à part.

Oh! mon Dieu! elle avait raison: le châtiment ne s'est pas fait attendre!

DORBEVAL, qui a déployé la lettre.

Voyons un peu... (Lisant.) « La plus aimée, la plus adorée des femmes... »

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, n'achevez pas!

DORBEVAL.

Et pourquoi donc, Madame? (Lisant.) « Depuis trop longtemps « je suis séparé de vous! je ne puis vivre ainsi... »

MADAME DE BRIENNE, s'élançant vers lui.

Arrêtez, et n'allez pas plus loin, Monsieur: ce billet est pour moi!

MADAME DORBEVAL

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Vous avez mon secret, (Montrant madame Dorbeval.) un secret que l'a-

mitié seule devait connaître, mais je vous crois trop galant homme...

DORBEVAL, repliant la lettre et la lui rendant.

Pardon, pardon, Madame.

MADAME DE BRIENNE, hésitant.

Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

DORBEVAL.

Je n'en doute pas.

MADAME DE BRIENNE.

Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire; mais je puis au moins me dispenser de lui répondre; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (Passant près de madame Dorbeval.) Oui, chère Élise, je t'en supplie : rends-moi ce service, ôte-lui tout espoir; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise...

DORBEVAL, d'un ton de reproche.

Ah! Madame!

MADAME DE BRIENNE.

Pas aujourd'hui, mais une autre fois, peut-être, je pourrais ne pas si bien rencontrer ou n'être pas aussi heureuse. (A madame Dorbeval.) Qu'il n'en soit plus question! Je compte sur toi. (Lui serrant la main.) Je te recommande le repos et le bonheur d'une amie. (Elle salue Dorbeval et sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, MADAME DORBEVAL.

DORBEVAL, riant.

L'aventure est impayable, je n'en reviens pas; ni toi non plus, car tu es encore toute surprise. Mais, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi donc la fin de la lettre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Y pensez-vous?

DORBEVAL.

Puisque je suis du secret, il n'y a pas de danger; c'est pour voir seulement si j'ai rencontré juste; rien qu'à l'écriture j'ai cru deviner...

MADAME DORBEVAL, avec trouble.

Quoi donc?

DORBEVAL.

Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

O ciel!

DORBEVAL.

Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement! moi qui croyais qu'il venait pour moi! Comme quelquefois nous sommes dupes! Et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude!

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, je la défendrai; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL.

Je le veux bien; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires; car enfin, chère amie, je l'ai lue : « la plus aimée, la plus adorée des femmes!... » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus?... Eh parbleu! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes?

« A tous les cœurs bien nés... »

MADAME DORBEVAL.

Quoi! Monsieur, vous pourriez supposer?

DORBEVAL.

Moi, je ne suppose rien; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

MADAME DORBEVAL.

Non, Monsieur; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL.

A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble?

MADAME DORBEVAL, avec émotion.

Ensemble... volontiers. (Elle se met à la table et écrit.)

DORBEVAL, par dessus l'épaule de sa femme

« L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle que vous « aimez... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son re-

« pos, si son bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne « plus paraître à ses yeux, ni ce soir ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

MADAME DORBEVAL, vivememt.

Vous croyez... (Froidement.) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer.

DORBEVAL, la lui prenant des mains.

Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (Appelant.) Dubois, cette lettre à l'instant chez M. de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS.

Oui, Monsieur. Mais M. de Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si Monsieur était de retour.

DORBEVAL.

C'est juste : qu'il entre. (A sa femme.) Eh bien! vous nous quittez?

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

DORBEVAL.

C'est différent.

MADAME DORBEVAL, suivant des yeux la lettre que tient Dubois.

Allons, j'ai fait mon devoir. (Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois qui l'introduit et se retire.)

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNY, entrant du fond.

DORBEVAL.

Eh bien! mon cher ami, eh bien! monsieur l'agent de change, que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, avec agitation.

Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL.

Et pourquoi faire?

POLIGNI, de même.

Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes; il parle de cent mille francs.

DORBEVAL.

Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison?

POLIGNI.

Ah! mon ami, je l'ai vue, et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses; madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL.

Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice?

POLIGNI.

Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

DORBEVAL.

Tu en es bien sûr?

POLIGNI.

Elle me l'a dit.

DORBEVAL.

Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, *avec inquiétude*

Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie?

DORBEVAL.

Rien... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI.

En as-tu donc pour moi, pour un ami?

DORBEVAL.

Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

POLIGNI.

Je me tairai, je te le jure.

DORBEVAL, *à demi-voix.*

Eh bien! mon ami, madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI.

Quelle indigne calomnie! qui oserait le soutenir?

DORBEVAL.

Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, *se modérant.*

Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu? où as-tu vu?...

DORBEVAL.

Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par M. de Nangis.

POLIGNI, *furieux.*

M. de Nangis!

DORBEVAL.

Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

POLIGNI.

Adieu!

DORBEVAL, *le retenant.*

Où vas-tu?

POLIGNI.

Chez M. de Nangis.

DORBEVAL.

Y penses-tu? la compromettre par un éclat, quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté; ta fortune; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi.

POLIGNI.

Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL.

Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais, sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... du silence! et songe à ta parole.

SCÈNE VII.

POLIGNI, DORBEVAL, MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE, arrivant du grand salon; elles sont prêtes à sortir.

POLIGNI, se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.

Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer!

POLIGNI.

Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg?

MADAME DE BRIENNE.

J'en doute, (Le regardant.) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

POLIGNI, à madame de Brienne.

Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, bas, à Poligni.

Prends donc garde!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.

POLIGNI.

Vous m'entendriez mieux, sans doute, si M. de Nangis était ici.

MADAME DE BRIENNE, étonnée.

M. de Nangis!

MADAME DORBEVAL, à part.

O ciel!

DORBEVAL, bas.

Tu vas me compromettre.

POLIGNI, de même.

Eh! non, morbleu! ne crains rien... (Haut.) Oui, Madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, Madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de M. de Naugis; que vous lui aviez même permis de vous écrire.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Lui! jamais! Qui a pu vous abuser ainsi?

MADAME DE BRIENNE, la retenant.

Y penses-tu?

DORBEVAL.

C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles! c'est même effrayant!

POLIGNI.

Je ne prétends point récuser le témoignage de Madame; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, voulant l'arrêter.

Poligni!

POLIGNI, hors de lui.

Et pourquoi feindre plus longtemps? Eh bien! oui, je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre à qui était-elle adressée?

MADAME DORBEVAL, prête à se trahir.

A qui?

MADAME DE BRIENNE, l'arrêtant, et s'adressant à Poligni.

A moi, Monsieur.

POLIGNI.

Vous l'avouez enfin!

MADAME DE BRIENNE.

Et quand M. de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre? Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat, ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous?

POLIGNI.

J'ai tort, j'en conviens; mais il est un moyen bien simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre?

MADAME DORBEVAL, à part.

Grand Dieu!

DORBEVAL.

Oui, sans doute, voilà qui concilie tout; car puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (A madame de Brienne.) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins?

MADAME DE BRIENNE.

Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus; je l'ai déchiré.

POLIGNI.

Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement?...

MADAME DE BRIENNE.

Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable! Je vous le répète, Monsieur, je n'ai point vu M. de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez, il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, accourant du grand salon.

Ma cousine! ma cousine! la singulière aventure! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon?

MADAME DORBEVAL.

Eh! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE.

M. de Nangis.

TOUS, avec une expression différente.

M. de Nangis!

HERMANCE, les regardant.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

POLIGNI.

Parlez vite.

HERMANCE.

Il se promenait à grands pas, d'un air agité; et tenant un petit billet qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... je la verrai, il faut que je la voie.

POLIGNI.

Eh! qui donc?

HERMANCE.

Je n'en sais rien... car quoi que je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait mais sans me voir. J'étais d'une colère! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place où il est encore. Est-ce étonnant !

DORBEVAL, regardant sa femme

Eh non! c'est tout simple.

MADAME DORBEVAL.

Comment, Monsieur!

DORBEVAL.

Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI.

Quoi! Madame!

DORBEVAL.

Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mauvais effet; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

MADAME DORBEVAL, l'arrêtant.

Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL.

Oui, Madame, lui faire des excuses en votre nom. (Regardant madame de Brienne.) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (Appelant.) Dubois! dites à M. de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI.

Oui, qu'il entre!

MADAME DORBEVAL, bas, à madame de Brienne.

C'est fait de moi!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Du courage!

MADAME DORBEVAL, de même.

La moindre explication me perd!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter, et s'adressant à Dorbeval.) C'est à moi que M. de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, à demi-voix, à Madame de Brienne.

Vous, Madame! et vos promesses de tout à l'heure! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous, et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

MADAME DE BRIENNE, avec indignation.

Ah! Monsieur... (Elle s'arrête, le regarde douloureusement.) Ah! que je vous plains! (Elle serre la main de Madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.) Adieu!... (Elle sort par la porte à droite.) — (Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant

la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.)

POLIGNI.

C'en est fait, tous nos liens sont rompus ! (A Dorbeval.) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL.

Et à la fortune ! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre. (Ils sortent par la porte du fond.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, HERMANCE, entrant du fond.

HERMANCE.

Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

MADAME DORBEVAL.

Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE.

Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

MADAME DORBEVAL.

Tu as donc commencé enfin à réfléchir?

HERMANCE.

J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi ! Aussi vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Et tu sais quelle est la personne...

HERMANCE.

Oh ! oui, je l'ai demandé tout de suite après.

MADAME DORBEVAL.

Tu connais son esprit, son humeur, son caractère?

HERMANCE.

Oui, ma cousine, il est agent de change; il vient d'ache-

ter la charge de M. Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

MADAME DORBEVAL.

M. Lajaunais?

HERMANCE.

Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes la première année. Que voulez-vous? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

MADAME DORBEVAL.

Et ton futur?

HERMANCE.

Oh! si vous saviez comme cela se rencontre! c'est un bonheur admirable! Moi, je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari, et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : c'est déjà une inclination!

HERMANCE.

Une inclination! oh! non, ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser; on ne peut pas tout avoir.

MADAME DORBEVAL.

Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai? Moi, d'abord, je le dirais partout.

MADAME DORBEVAL.

Voilà déjà un commencement de bon ménage! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard?

HERMANCE.

Si vraiment... c'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore; mais c'est égal.

MADAME DORBEVAL.

Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE.

Oh! oui, parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

MADAME DORBEVAL, avec impatience.

Et le futur? et son nom?

HERMANCE.

C'est vrai, je n'y pensais plus; je l'avais oublié; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, M. Poligni.

MADAME DORBEVAL.

Poligni!... que dis-tu?

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DORBEVAL.

Ce n'est pas possible! ce n'est pas lui, tu te trompes!

HERMANCE.

Eh bien! par exemple, est-ce qu'on peut se tromper de mari?

DUBOIS, annonçant.

M. Poligni.

HERMANCE.

Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, habillé en noir, entrant du fond.

POLIGNI, après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.

Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Vous l'entendez! (Elle va pour sortir.)

POLIGNI.

De grâce, Mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, gravement.

Je venais, Mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, jouant la surprise.

O ciel ! que dites-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Il est donc vrai ! vous, Monsieur !

POLIGNI, froidement.

Oui, Madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage. (Un instant de silence.)

HERMANCE, bas, à madame Dorbeval.

Mais, ma cousine, répondez donc !

MADAME DORBEVAL, regardant alternativement Poligni et Hermance.

Je vous avoue, Monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs, l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

HERMANCE, bas.

Et demi... ma cousine.

MADAME DORBEVAL.

Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

POLIGNI.

Toutes les miennes sont faites, Madame ; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

MADAME DORBEVAL, vivement.

De ce côté là, Monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

POLIGNI, froidement.

Alors rien n'égale mon bonheur, et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec Madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

MADAME DORBEVAL, avec ironie.

A moi, Monsieur! comment ne me plairait-elle pas ? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise,

de votre loyauté; une de mes amies, madame de Brienne...

POLIGNI.

Madame de Brienne!

HERMANCE.

Cette dame à qui M. de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

POLIGNI, vivement.

Ah! il est resté longtemps ici?

HERMANCE.

Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ, un domestique à sa livrée a apporté ici une lettre.

POLIGNI.

Une lettre! en êtes-vous bien sûre?

HERMANCE.

Qu'est-ce que je dis une lettre? Il y en avait deux: une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, avec ironie.

Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, Madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

MADAME DORBEVAL.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. (Bas, à Hermance.) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, de même.

Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille?

MADAME DORBEVAL, de même.

Oui, sans doute.

HERMANCE, de même.

Je voudrais bien rester.

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE.

C'est cependant moi que cela regarde.

MADAME DORBEVAL.

Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, à part.

Je le veux! toujours je le veux! ah! le vilain mot! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour! (Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, POLIGNI

MADAME DORBEVAL.

Rien ne peut-il donc changer votre résolution ? et ce mariage, Monsieur, est-il définitivement arrêté ?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre ; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval que j'attends doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

MADAME DORBEVAL.

O ciel ! Mais, Monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance ?

POLIGNI.

Non, Madame ; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je puisse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

MADAME DORBEVAL.

Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez?

POLIGNI.

M'abuser ! moi ! d'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux ! et M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

Eh bien ! Monsieur, puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais; mais avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI.

Que dites-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Que vous m'obligez à un aveu bien cruel ; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux : eh bien ! j'accepte cette honte, cette humiliation ; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de M. de Nangis, sur-

prise par mon mari, elle était pour moi ; elle m'était adressée.

POLIGNI.

O ciel !

MADAME DORBEVAL.

C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable ; et si vous en doutez encore, tenez, Monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, *refusant de la prendre.*

Ah ! Madame !

MADAME DORBEVAL.

Non, Monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, *lisant.*

« Je vous aime et pourtant je m'éloigne : c'est madame de « Brienne, c'est votre généreuse amie, qui pour votre bonheur, « qui au nom même de mon amour, exige ce départ... Adieu « donc ! j'accepte une mission importante que j'avais d'abord « refusée. »

MADAME DORBEVAL, *à part, et laissant échapper un soupir.*

Ah !

POLIGNI.

Qu'avez-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Rien, Monsieur, continuez.

POLIGNI.

« Si jamais je peux oublier mon amour, je demanderai à vous « et à madame de Brienne de m'admettre en tiers dans votre « noble amitié. En attendant, donnez-lui cette lettre qui lui « prouvera que je me suis occupé de ses intérêts, et qu'avant de réclamer le titre de son ami, j'ai voulu d'abord en acquérir « les droits. ADOLPHE DE NANGIS. » Ah ! que je suis coupable ! comment implorer mon pardon ? comment oser me présenter à ses yeux ? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! qu'elle l'ignore à jamais ! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable ! L'honneur, le devoir... voilà les seules règles de sa conduite ; elle leur sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI.

Ah! ne tardez plus; partez, courez près d'elle! je vous confie mes plus chers intérêts... (A part.) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DORBEVAL, puis MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte à gauche.

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (Apercevant madame de Brienne.) Ah! te voilà! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander... la grâce d'un coupable.

MADAME DE BRIENNE, d'un air de reproche.

Comment! tu lui as tout dit?

MADAME DORBEVAL.

Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras!

MADAME DE BRIENNE.

C'est possible! mais dans bien longtemps.

MADAME DORBEVAL.

Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ; car tu en as autant d'envie que lui!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Qui te l'a dit?

MADAME DORBEVAL.

C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

MADAME DE BRIENNE.

C'est bien ce que je disais : c'est plus noble, plus généreux! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

MADAME DORBEVAL.

A la bonne heure!

MADAME DE BRIENNE.

Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien... et puis la présomption était si forte! Je lui soutenais moi-même que j'é-

tais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

MADAME DORBEVAL.

Eh mon Dieu! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie!

MADAME DE BRIENNE.

C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais!

MADAME DORBEVAL, *avec intérêt.*

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE BRIENNE.

Un grand secret! c'est-à-dire non : c'est connu de tout le monde; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais M. de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

MADAME DORBEVAL.

Il serait possible! lui qui n'avait rien!

MADAME DE BRIENNE.

Comment rien? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé; mais M. de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE BRIENNE.

Huit ou neuf cent mille francs.

MADAME DORBEVAL.

Une pareille fortune! quel bonheur!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, qui entre en rêvant.

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi, le voilà!

MADAME DE BRIENNE.

Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

MADAME DORBEVAL, bas.

Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon; il a l'air si repentant, si malheureux!

MADAME DE BRIENNE, voulant courir à lui et s'arrêtant.

Malheureux! tu crois?

MADAME DORBEVAL.

Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité; je vous laisse.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! tu t'en vas? (Lui serrant la main.) Je te remercie. (Madame Dorbeval sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE BRIENNE, à l'écart; POLIGNI, sortant de la porte à droite.

POLIGNI, à part, sans la voir.

Il est trop tard! je n'ai pu rompre! tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire... pour un mariage d'argent!... Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux... Il ne me reste plus qu'un moyen, et j'y suis résolu... Dieu! c'est elle!...

MADAME DE BRIENNE, à part, le regardant.

Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux! Allons à son secours. (Timidement.) Poligni!...

POLIGNI, troublé et cherchant à se remettre.

Ah! c'est vous, Madame!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas. (Après un instant de silence allant à lui, et lui tendant la main.) Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable?

POLIGNI.

Moi ! conserver une pareille idée ! Ah ! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout : madame Dorbeval m'a tout appris.

MADAME DE BRIENNE, avec douleur.

Quoi ! Monsieur, il vous a fallu son témoignage! ce n'est pas de vous même ! et cet entretien que vous m'avez demandé ?...

POLIGNI.

Il était nécessaire pour un aveu que depuis ce matin je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'est-ce donc ? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI.

Allons! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien !

POLIGNI.

Eh bien ! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout doit vous dire assez qu'en proie aux regrets et aux remords, m'accusant moi-même, je lutte en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher, ni de vaincre.

MADAME DE BRIENNE.

O Ciel! vous en aimez une autre !

POLIGNI, hésitant.

Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE, prête à se trouver mal.

Ah ! je me meurs !

POLIGNI, courant à elle pour la soutenir.

Amélie !

MADAME DE BRIENNE, revenant à elle.

Qu'avez-vous ? je ne me plains pas, je ne vous en veux pas ; est-ce moi qui vous accuse?

POLIGNI.

Ah ! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire !

MADAME DE BRIENNE.

Je le crois... (Avec tendresse.) Moi, je vous aimais tant ! (Froidement.) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, *prêt à se trahir.*

Ah! si vous saviez!

MADAME DE BRIENNE.

Plus tard peut-être je pourrai vous entendre; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir... rien... que son nom; par pitié, dites-le-moi.

POLIGNI.

C'est une personne... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel! c'est Hermance! un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI.

Il se peut, en effet, que son caractère... mais je l'aime.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! vous dites vrai, voilà qui répond à tout! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier! le voilà vengé de mon injustice! mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI.

Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Épousez-la, soyez heureux! et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur : je vous les pardonne; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Maintenant, laissez-moi! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai, ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi!

POLIGNI.

O fortune! que je t'aurai payée cher! (Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE BRIENNE, *seule.*

Ah! je respire... me voilà seule! J'espérais pleurer, et je ne

le puis! Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi.

SCÈNE VIII.

MADAME DE BRIENNE; OLIVIER, entrant vivement et courant soutenir madame de Brienne qu'il voit chanceler.

OLIVIER.

Qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, poussant un cri.

Olivier!...

OLIVIER.

Je partais, je venais prendre congé de vous; mais vous souffrez, je reste... Je réclame mes droits, je réclame vos chagrins; parlez : qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, avec désespoir

Il en aime une autre!

OLIVIER, stupéfait.

Lui! Poligni!... On vous a trompée... ce n'est pas possible!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Il veut l'épouser!...

OLIVIER.

L'épouser! et qui donc?

MADAME DE BRIENNE.

La pupille de Dorbeval.

OLIVIER.

Hermance! qui vous l'a dit?

MADAME DE BRIENNE.

Lui-même.

OLIVIER.

Rassurez-vous! ce mariage ne se fera pas.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous? et comment? et qui pourrait l'empêcher?

OLIVIER, avec chaleur.

Moi, qui suis votre ami; moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir! moi, qui veux votre bonheur aux dépens même du mien!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier!

OLIVIER.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous! il faut rompre cet

hymen, et j'en ai les moyens ! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie !... Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni ; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

MADAME DE BRIENNE.

O le meilleur des amis ! que vous êtes bon ! que vous êtes généreux !

OLIVIER.

Non, je ne suis pas généreux, mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens ! venez, Madame, venez !... (Il rentre avec madame de Brienne dans son appartement.)

ACTE V

—

SCÈNE PREMIERE.

DORBEVAL, POLIGNI, ils arrivent du grand salon.

DORBEVAL.

La bonne chose qu'un dîner ! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

POLIGNI, froidement.

Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL.

Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance ; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux ?

POLIGNI.

Eh ! morbleu ! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot ? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer ; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation !

DORBEVAL.

Eh ! mon Dieu ! tu t'y feras ; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche que tu

feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté! Une jeune personne est-elle riche? ah! elle aura un mauvais caractère; est-elle jolie? elle sera coquette. Eh bien! moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là; c'est une indemnité; car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI.

Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux; il y va de mon bonheur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire? et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL.

Qui donc?

POLIGNI

Madame de Brienne! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL.

Quel enfantillage! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon, eh bien! je vais trouver le notaire, et sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là, (Montrant la première porte à droite.) dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins; nous y lirons, nous y signerons ce contrat qui t'effraye, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content?

POLIGNI.

A la bonne heure.

DORBEVAL.

Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI.

Eh quoi! déjà?

DORBEVAL.

Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot! c'est peut-être même le plus... (S'interrompant.) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI.

Oui, mon ami, je sais que de tes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL.

Pas tout à fait; prends bien garde: tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI.

Et pourquoi?

DORBEVAL.

Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras; c'est convenu.

POLIGNI, riant.

Ah! c'est à toi! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL.

Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes!... (Riant.) C'est très-gai.

POLIGNI.

Oui, sans doute!

DORBEVAL, riant.

Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI.

Si vraiment, c'est très-drôle. (Ils rient tous les deux.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc? quels éclats de rire! on vous entend du salon.

DORBEVAL, continuant de rire.

C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté!...

OLIVIER.

Quoi! même avant le mariage?

DORBEVAL.

Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là? on jouit de son reste.

POLIGNI, cherchant à s'échauffer.

Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre!... car tu y étais, Olivier; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas!

DORBEVAL.

Et moi donc!... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires, au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café?

OLIVIER.

Non.

DORBEVAL.

Et toi, Poligni? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, vivement.

Non, non, Dieu m'en garde, je suis si bien ainsi!

DORBEVAL.

Alors, je vais prendre le mien. (A Poligni.) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (Il sort.)

POLIGNI.

Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER.

Ton mariage a donc toujours lieu?

POLIGNI, affectant une grande gaieté.

Oui, mon ami, oui, sans doute; pourquoi me fais-tu cette question?

OLIVIER.

Oh! pour rien. (A part.) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, de même.

Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination; juge

donc quelle brillante perspective! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis; car vous viendrez tous! Quelle ivresse! quelle suite de plaisirs! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux!

OLIVIER.

C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement?

POLIGNI.

Non, mon ami, je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux!

OLIVIER.

Le caractère! le caractère! Il y a quelque temps cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI.

Sa coquetterie! eh! mais, pas tant; je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER.

M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et, quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI.

Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER.

Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, hors de lui.

Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

OLIVIER.

Y penses-tu? c'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

POLIGNI, *avec un sourire amer.*

L'aimer!... moi, l'aimer! crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement, ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont un sourire sollicitait les hommages?

OLIVIER.

Et tu l'as souffert?

POLIGNI.

Et que m'importe à moi?

OLIVIER.

Qu'entends-je?

POLIGNI.

J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

OLIVIER.

Qu'importe! sois heureux.

POLIGNI.

Je ne le puis; je dois six cent mille francs!

OLIVIER.

Grand Dieu!

POLIGNI.

Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments; voilà ce qui m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER.

Où en était la nécessité? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rente, qui te forçait à les compromettre?

POLIGNI.

Qui m'y forçait? l'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER.

Eh bien! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI.

Rompre! y penses-tu? et dans quel moment? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits, (A voix basse.) car j'ai déjà reçu sa dot; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence; mais te l'avouerai-je enfin? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux! et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même, s'il le faut.

OLIVIER.

O ciel! madame de Brienne! tu l'aimerais encore!

POLIGNI.

Plus que jamais!

OLIVIER.

Et cependant, tu lui as dit...

POLIGNI.

Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais; tu me le promets, tu me le jures; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER.

Ah! ne crains pas que je te trahisse: tu sais que moi-même...

POLIGNI.

Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret. (Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, *seul.*

Et ce matin, je me croyais malheureux! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah! il avait raison; pour son honneur, gardons bien son secret!

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DE BRIENNE

OLIVIER.

C'est vous, Madame? vous sortez du salon?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit; ils parlaient tous de ce contrat; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. *(Avec inquiétude.)* Il paraît que c'est ce soir à onze heures?

OLIVIER.

Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE.

Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer; car je ne voyais ni vous ni Poligni, et fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER.

Sans parler à Poligni?

MADAME DE BRIENNE, *avec insouciance.*

Je ne l'ai pas vu; d'ailleurs je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

OLIVIER.

Vraiment!

MADAME DE BRIENNE.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie; et nous avons toutes si besoin d'indulgence! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit!

OLIVIER, à part.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (Vivement.) Non, non, n'y pensons plus! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même; (Avec fermeté.) je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (Mettant la main sur son cœur.) Je souffre encore, il est vrai; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être!

OLIVIER.

Combien je vous admire!

MADAME DE BRIENNE.

Vous, restez à ce contrat; moi, je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER.

Ah! Madame!

MADAME DE BRIENNE.

Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, avec effroi.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je suis comprise dans ces indemnités; je m'en doutais déjà; mais tout à l'heure, au salon, M. Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement, et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas! je ne savais que répondre, je n'y étais plus; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, troublé, et l'interrogeant en tremblant.

Mais cette fortune, je l'espère... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande?

MADAME DE BRIENNE, négligemment.

Si vraiment; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, de même.

Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance?

MADAME DE BRIENNE.

Près du double.

OLIVIER.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous donc?

OLIVIER.

Rien, rien, Madame. (A part.) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret. Mais le puis-je à présent sans faire leur malheur à tous deux? ah! je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous?

OLIVIER.

Que le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union; vous pouvez épouser Poligni.

MADAME DE BRIENNE.

Y pensez-vous? quand il en aime une autre!

OLIVIER.

Plût au ciel! mais il n'a jamais aimé que vous; il vous aime encore.

MADAME DE BRIENNE, avec joie.

Il serait possible!

OLIVIER.

Ah! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret; il vient de me le confier... pour mon malheur!

MADAME DE BRIENNE.

Pourquoi alors ce mariage avec Hermance?

OLIVIER.

Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

MADAME DE BRIENNE, à part, et lentement.

Que viens-je d'entendre? il m'aimait, il m'aime encore! et il en épousait une autre! Il m'abandonne pour une dot, pour un mariage d'argent! (Avec un sentiment de mépris) Ah! (Elle cache sa tête dans ses mains, et reste quelque temps absorbée dans ses réflexions; elle se relève et dit à Olivier.) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance?

OLIVIER.

Oui, Madame, je le crois.

MADAME DE BRIENNE.

Et vous avez tout sacrifié pour votre ami! pour moi... (A part.) Ah! quelle différence! et que je rougis de moi-même! (Cherchant à reprendre sur elle.) Allons! (Elle regarde la pendule et dit froidement.) Ce mariage est pour onze heures : il sera temps encore; je veux lui écrire.

OLIVIER.

Ne voulez-vous pas le voir?

MADAME DE BRIENNE.

Non, dans ce moment sa présence me ferait mal. (Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.)

OLIVIER.

Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais; j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, de grâce...

OLIVIER.

Non, Madame, je ne puis.

MADAME DE BRIENNE.

J'ai pourtant un service à vous demander. Ah! vous restez; j'en étais sûre.

OLIVIER.

Que me voulez-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant; oui, à l'instant même; car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu! le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, sortant du cabinet à droite.

POLIGNI, à madame de Brienne qui veut s'éloigner.

Ah! Madame, ne me fuyez pas; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois!

MADAME DE BRIENNE.

Je le voulais... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (Elle lui donne la lettre.)

POLIGNI.

Un instant encore; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien! Monsieur, lisez.

OLIVIER.

Ah! tout est fini pour moi.

POLIGNI, lisant.

« Je sais que vous m'aimez encore; je sais les motifs qui vous « forcent à épouser Hermance. » (A Olivier.) Ah! tu m'as trahi!

OLIVIER.

Oui, pour ton bonheur!

POLIGNI, continuant.

« Ce mariage vous rendrait à jamais malheureux, et je dois « l'empêcher, non pour moi, car l'amour est éteint dans mon « cœur, je vous le jure, et vous savez si l'on doit croire mes « serments; mais mon amitié qui vous reste s'effraye de votre « avenir, et je sais un moyen de sauver votre réputation sans « compromettre votre bonheur: je suis riche, j'ai huit cent « mille francs, disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, « et vous pouvez les accepter sans rougir de la femme de votre « ami. »

OLIVIER, poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.

Ah! que viens-je d'entendre!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, levez-vous.

POLIGNI, se cachant la tête dans ses mains.

Ah! malheureux!

MADAME DE BRIENNE, à Poligni.

Eh bien! vous ne répondez pas? Qui vous empêche d'accepter?

POLIGNI.

Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII.

Les précédents, MADAME DORBEVAL, HERMANCE, DORBEVAL, tenant Hermance par la main.

DORBEVAL.

Eh bien! où donc est le marié? on le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE.

Eh mon Dieu oui! voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, prenant un air riant.

Tout le monde! Ah! c'est fort aimable! c'est charmant! je suis ravi, enchanté!

DORBEVAL.

Oh! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, affectant une grande joie.

Nous danserons! c'est délicieux! tous les plaisirs à la fois (Prenant la main d'Hermance.) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HERMANCE.

Oh! je connais déjà Monsieur, nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil.

POLIGNI.

A..... Auteuil!

HERMANCE.

Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, vivement.

Le mariage de Figaro!

HERMANCE.

Justement! je jouais Fanchette.

POLIGNI, s'efforçant de rire.

Fanchette? c'est charmant! c'est très-gai!

DORBEVAL, à madame de Brienne.

Mais à mon tour, Madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement?

MADAME DE BRIENNE, regardant Poligni.

Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

DORBEVAL, à Poligni.

Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre; notre spéculation va à merveille! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis ; tu auras tout réuni.

MADAME DORBEVAL, à part.

Excepté le bonheur!

FIN DE LE MARIAGE D'ARGENT.

BERTRAND ET RATON

OU

L'ART DE CONSPIRER

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 14 novembre 1833

PERSONNAGES

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemark.
LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.
FRÉDÉRIC DE GŒLHER, neveu du ministre de la marine.
CHRISTINE, fille de Falkenskield.
KOLLER, colonel.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.
MARTHE, sa femme.
ÉRIC, son fils.
JEAN, son garçon de boutique.
JOSEPH, domestique de Falkenskield.
UN SEIGNEUR DE LA COUR. (Berghen.)
LE PRÉSIDENT DE LA COUR SUPRÊME.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. A gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de Struensée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, assis à droite; du même côté, des grands du royaume, des militaires, des employés du palais, des solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.

KOLLER, regardant à gauche.

Quelle solitude dans les appartements du roi!... (Regardant à droite.) Et quelle foule à la porte du favori! En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais pa-

tience! (Prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable. (Lisant bas.) Ah! ah! encore un nouvel édit. (Lisant.) « Copenhague, « 14 janvier 1772. Nous, Christian IV, par la grâce de Dieu roi « de Danemark et de Norvége, avons confié par les présentes à « son excellence le comte Struensée, premier ministre et prési- « dent du conseil, le sceau de l'État, ordonnant que tous les « actes émanés de lui soient valables et exécutoires dans tout « le royaume sur sa seule signature, même quand la nôtre ne « s'y trouverait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori : le voilà roi de Danemark; l'autre a tout à fait abdiqué; car non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore... Allons, l'usurpation est complète. (Entre Berghen.) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est juste! il en a tant fait autrefois, quand il était medecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, sortant de l'appartement à droite.

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, à Koller.

Pardon! (Il s'élance vivement dans la foule et entre dans l'appartement à droite.)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'au-

tres. (Regardant au fond du théâtre.) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge, c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous Koller. (Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

KOLLER.

Ne craignez rien, Madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux : il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie, car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre, toutes ses facultés semblent anéanties : sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance, et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous; et Mathilde que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse, lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et

en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent qui, par les bontés de son roi et de sa souveraine, élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!... A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu; sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine!... la reine! qu'elle vienne! je veux lui parler!

KOLLER.

O ciel!

LA REINE.

Quelques instants après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie, et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (S'arrêtant.) Qui vient là?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée! le neveu du ministre de la marine,

Frédéric de Gœlher, puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre; sa fille est avec lui!

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

SCÈNE III.

GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GOELHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, Mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade; une cavalcade magnifique! et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval! c'est une princesse bien remarquable; ce n'est pas une femme!...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, à Falkenskield.

La reine-mère. (Elle salue ainsi que son père et Gœlher.) Je me rendais chez vous, Madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi!

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille; j'entre chez le comte de Struensée, chez le premier ministre.

GOELHER.

Je vous suis; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment!

GOELHER.

Oui; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine!

GOELHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah! bonjour, colonel Koller, vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment; la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GOELHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE.

Et en apprenant à danser!

FALKENSKIELD, souriant.

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante; elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects. (Il entre à droite avec Gœlher.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, à qui Koller a approché un fauteuil à droite

Eh bien! Mademoiselle, parlez. Vous venez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde!... (Se tournant vers Koller.) Qui déjà, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, étonnée.

Moi!... (Cherchant à se remettre.) Ah!... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister.

CHRISTINE.

Que répondrai-je, Madame?

LA REINE.

Que je refuse!

CHRISTINE.

Et pour quelle raison?

LA REINE, se levant.

Eh mais, ai-je besoin de vous le dire? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, Mademoiselle, et vous vous en seriez aperçue déjà, si, en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield, votre père, ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir.

CHRISTINE.

J'ignore, Madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer votre majesté. Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère. Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne, et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (Faisant la révérence.) Pardon, Madame.

LA REINE.

Eh quoi! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine...

CHRISTINE.

Non, Madame; mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

KOLLER.

Dîner politique!

LA REINE.

Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, troublée.

O ciel!

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine, Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

LA REINE.

Je suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, Madame; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, la regardant sortir.

Vous l'avez entendu, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield... Ce dîner ou doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien! qu'importe?

LA REINE, à demi-voix.

Ce qu'il importe! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire?

KOLLER.

Que dites-vous?

LA REINE, de même.

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre

aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront plus contre la reine. Mais renversons-le ! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée, et que je vous rends ! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, *prenant le papier.*

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs. Point de grâce; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau !...

LA REINE.

Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe ?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant !... Nous avons besoin de lui ! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors; et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place, il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais !... Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait; et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (Regardant vers la coulisse à gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand chambellan? il se rend sans doute au conseil; laissez-nous; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine!... En tout cas, je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille; pour cela, il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif. (Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, à Rantzau qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, Madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à Votre Majesté?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce.. où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait?

LA REINE.

Eh! mais, c'est à vous que je le demanderai; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement; et convenez que c'est une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas! et vous espériez le persuader à un front couronné!... Votre Majesté devait avoir tort...

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux!... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres!

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, Madame.

LA REINE, avec mystère.

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui?

RANTZAU, souriant.

Mon appui! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, avec force.

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant; je ne dis pas avant, mais après le danger?

RANTZAU.

Vraiment!... Il y en a donc?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous?

RANTZAU.

Eh! mais... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre Votre Majesté, et que jamais...

LA REINE, vivement.

Je le sais. (A demi-voix.) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU.

Oui, Madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, avec mystère.

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, la regardant avec finesse.

Ah! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, souriant.

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, d'un air d'incrédulité.

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente; et dès demain, c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, froidement.

Non, Madame, je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à Votre Majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!

RANTZAU.

Pour conspirer!... Votre Majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, cherchant ses mots.

Tenez, à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, *froidement.*

Moi! dans quel but? depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (*Souriant.*) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller!

RANTZAU.

Moi! je n'en veux à personne... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis!

RANTZAU, souriant.

En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations, et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à Votre Majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Voici du monde!...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.

LA REINE.

Eh! mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff... Approchez... approchez... que me voulez-vous? parlez sans crainte! (Bas, à Rantzau.) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, Madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de Votre Majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au *Soleil-d'Or*... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre.

ÉRIC.

Oui, Monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et, au lieu de me laisser continuer mon état qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, l'interrompant.

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, *s'inclinant.*

Il est bien bon! (*Froidement.*) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc?

ÉRIC, *froidement.*

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, *souriant.*

Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, *vivement.*

Ah! Monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (*A la reine.*) Je venais donc supplier Votre Majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui mé restent lui seront dévoués...

LA REINE, *vivement.*

Dites-vous vrai?... Ah! s'il ne tenait qu'à moi! dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible! alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, *passant près de lui.*

Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essayerai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, avec transport.

Ah! Monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (Avec joie.) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, avec reproche.

Jeune homme!

ÉRIC, vivement.

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (Lui montrant la table à droite.) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout à l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait?...

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition; et à votre place... mais, après cela, Votre Majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien. (Éric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.)

RATON.

C'est inconcevable... c'est inouï!

ÉRIC.

Ciel! la voix de mon père!...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, Monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien. (Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avanc un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

RANTZAU, LA REINE, assise; RATON, ÉRIC.

RATON, entrant, en colère.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, allant au devant de lui, et lui montrant la reine.

Mon père...

RATON.

Dieu! la reine!...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff!

RATON.

Pardon, Madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant Votre Majesté; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes!... moi, Raton Burkenstaff, syndic des marchands!... pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon cher; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU

Est-il possible?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié : Vive la reine!...

A demi-voix.) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaiement, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, avec un grand sérieux.

Oh! non, non; par exemple, je ne puis pas croire cela?

RATON.

Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et, au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paye exactement à l'État sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Mon père... au nom du ciel...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord, que voilà; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaff...

RATON.

Je ne nomme personne... Dieu protége le roi! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous! si l'on vous entendait?

RATON.

Qu'importe? je ne crains rien! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon; je fabrique

moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher un cheveu de la tête... jour de Dieu!... il y aurait une révolte dans la ville!

RANTZAU, vivement.

Vraiment! (A part.) C'est bon à savoir. (Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout, à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit, à demi-voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous? un important, un sot!

RANTZAU.

Tant mieux! un zéro bien placé a une grand valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénifice.

LA REINE, à demi-voix.

Vous croyez? (Se levant, et s'adressant à Raton.) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, s'inclinant.

Madame!

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous; j'honore le commerce, je veux le favoriser; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bontés; et puisque Votre Majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, le tirant par son habit.

Mais ce titre appartient déjà à maître Revanlow, votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que Sa Majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à Votre Majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, vivement.

De sa fille! elle se marie!

RANTZAU, le regardant.

Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie!

RATON

Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC.

Rien... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield; il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU.

Non, pas encore!... J'ai à lui parler. (A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.) Attendez là (Il lui montre la coulisse à gauche), dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, s'inclinant.

Oui, Monseigneur.

SCÈNE IX.

RANTZAU, FALKENSKIELD, sortant de la porte à droite.

FALKENSKIELD, entrant en rêvant.

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (Apercevant Rantzau.) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble : il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc?

RANTZAU.

On me l'a cité; mais je me brouille avec les noms... un marchand de soieries... *au Soleil-d'Or.*

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff?

RANTZAU.

C'est cela même!... Après cela, est-ce vrai? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, vivement.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons-en huit.

RANTZAU, froidement.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'État le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, tirant un papier.

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKILED.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, lui montrant le papier.

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, passant à gauche.

N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff... Cela ne se peut...

RANTZAU, froidement et prenant du tabac.

Vous croyez? et pourquoi?

FALKENSKIELD, avec embarras.

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (Avec intention.) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, à part.

Morbleu! (Haut et cherchant à cacher son dépit.) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, d'un air dégagé.

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin, tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, tirant sa montre.

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, causant avec lui et remontant le théâtre.

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, souriant.

Je m'en aperçois. (D'un air aimable.) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas; mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.)

ÉRIC.

Eh bien! monsieur le comte?... Je sèche d'impatience.

RANTZAU, froidement.

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil, j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis... vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui

pourrait vous compromettre. (Prenant la main de Rantzau.) Adieu... adieu, Monseigneur. (Il sort.)

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (Avec tristesse.) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans! (Souriant en lui-même.) Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil! (Il sort.)

ACTE II

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue, et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona : quinze pièces de satin et autant de florence.

RATON, avec impatience.

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, avec colère.

Un tapissier!

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier!... quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE.

Toi!

RATON.

A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin, et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (Il se lève et sort de son comptoir.) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'État... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (A demi-voix.) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis, et la faveur de la cour.

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, portant des étoffes sous son bras.

Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, brusquement.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? qu'est-ce que tu me veux?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, allant au comptoir.

Va-t'en au diable!... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore ! il n'en finira pas.

JEAN, lui présentant un sac.

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, prenant le sac.

Dieu ! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là ! (Lui tendant le sac.) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (Il se remet à écrire.) « Oui, Madame, c'est à Votre Majesté... »

JEAN, passant à droite et pesant le sac.

Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, à part.

Ah ! diable !... elle s'aperçoit de tout, celle-là ! elle n'est pas comme le bourgeois. (Haut.) C'est que, voyez-vous, Madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Ah ! Madame, je ne sais pas, sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, d'un air important et toujours au comptoir.

Vous ne savez pas cela, vous autres : l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris ; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes : et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, d'un air important.

Certainement, c'est très-grave.

JEAN, avec joie.

Vous croyez?

MARTHE, à Jean.

Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN.

Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE.

De crier... quoi?

JEAN.

Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE.

Il suffit; remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, sortant.

Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, se retournant et voyant Raton qui, pendant ce temps, a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.

Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi?

RATON.

N'as-tu pas déjà peur?... les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère.

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection?... Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui

est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... et vous qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre.

MARTHE.

Eh bien oui!... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, *avec impatience.*

Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne.

RATON.

Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE.

Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat.

C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible!... notre enfant!... notre fils unique!... il est malheureux!

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu?... tu ne t'en doutais pas!

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage... moi je ne m'en mêlais pas; je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!... Et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clé de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ah! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible?

ÉRIC.

Ils pourraient finir par le savoir!

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme

Raton Burkenstaff du *Soleil-d'Or* qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, effrayé.

Hein! qu'est-ce que tu me dis là?... ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, tremblant.

Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait : et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant; et, d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé; mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, vivemment.

Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce!

ÉRIC, d'un air suppliant.

Eh! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison! j'ai tort; ne songeons qu'à notre départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (Apercevant Jean qui descend l'escalier.) Et, au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN.

Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE.

Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, Madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas?

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et surtout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, à Jean, à mi-voix.

La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah! bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage; Madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, tristement et à part.

Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, qui, pendant ce temps, a embrassé sa femme et son fils.

Adieu!... adieu!... (Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.)

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites, et à nous rendre mon père.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus!... Eh bien! qu'as-tu donc? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes?

ÉRIC, avec embarras.

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour longtemps peut-être.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC, avec plus de fermeté.

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin; mais ce qui arrive aujourd'hui. . et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir!... l'ai-je bien entendu! et pourquoi donc?

ÉRIC.

Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi! mon Dieu! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour

fuir la maison paternelle! Est-ce que nous t'avons rendu malheureux? est-ce que nous t'avons causé du chagrin? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères?... Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE

Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (Lui donnant la clé.) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis longtemps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place?

MARTHE.

Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents; et une âme si noble, un caractère si généreux!... Ah! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là! Hélas! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment e comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas! oui.

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine, ou plutôt les fenêtres de son appartement; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'est emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence!

ÉRIC.

Oh ! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous; il était onze heures du soir; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui; et quand il me cria d'un ton impertinent et hautain : Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi. Oui, ma mère, oui, il m'a frappé; non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : « Volontiers, » me dit-il; « qui êtes vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! » s'écria-t-il avec dédain; « je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas !... »

MARTHE, *effrayée.*

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, *vivement.*

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils... mais je les veux... (*Serrant son fils dans ses bras.*) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, avec joie et regardant la cantonade.

C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déjà de retour!... est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, avec joie.

Mieux que cela.

MARTHE, avec impatience.

Enfin il est en sûreté?

JEAN, d'un air de triomph

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, avec colère.

T'expliqueras-tu.

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis s'adressant à votre père : Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC.

Eh bien?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond : Messieurs, je suis prêt à vous accompagner. Et tout cela s'était passé si tranquillement, que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces : A moi! au secours! on arrête mon maître, Raton Burkenstaff... à moi les amis!...

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se

rendaient à l'ouvrage : ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes, et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant : Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC.

Quelle folie!

MARTHE.

Et quel malheur!

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris? voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaye de renverser?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!... Dieu! si c'était... (Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, voulant retenir Éric.

Mon fils! mon fils! s'il allait s'exposer!...

JEAN.

Laissez-le donc... lui!.. le fils de notre maître... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe,

s'il veut! (Regardant au fond.) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure!... Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il devient... je cours le rejoindre.

JEAN, voulant l'empêcher de sortir.

Y pensez-vous?

MARTHE, le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.

Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN.

Impossible de la retenir. (Appelant à gauche dans la rue.) Monsieur Éric!... monsieur Éric!... (Regardant.) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh! mais, est-ce qu'elle serait évanouie? (Redescendant le théâtre.) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne!

ÉRIC, rentrant et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche.

Vite des secours... ma mère...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, regardant Christine.

Elle revient à elle. (A Jean qui la regarde aussi.) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Je vais retrouver les autres et les aider à crier! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, revenant à elle.

Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait?... et où suis-je?

ÉRIC, timidement.

Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, avec émotion.

Cette voix... (Se retournant.) Éric... c'est vous!

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des

hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE.

Ce serait déjà un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, *toujours assise.*

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, *se levant.*

Éric, au nom du ciel!

ÉRIC.

Vous le saurez.

CHRISTINE.

Ah! malheureux! croyez-vous que je l'ignore?

ÉRIC, *transporté de joie.*

Christine!...

CHRISTINE, *effrayée, lui imposant silence*

Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (*Mouvement de joie d'Éric.*) Que ce soit aujourd'hui la

dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain, je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui; je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à des distinctions que je n'eusse pas désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées, et dont je serai digne. (S'avançant vers lui.) Et vous, Éric (Timidement.), je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois: dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on remplit ses devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu, pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, à Rantzau.

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (A part.) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, l'apercevant.

O ciel!

MARTHE ET RANTZAU, saluant.

Mademoiselle de Falkenskield!...

ÉRIC, vivement.

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur?

ÉRIC, troublé.

Moi, monsieur le comte!

MARTHE, à part.

Un comte!... (Avec mauvaise humeur.) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Éric, qui tous deux baissent les yeux.

C'est bien !... c'est bien... (Souriant.) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, voulant changer la conversation.

Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (Le tirant de sa poche et le lui présentant.) Le voici !

ÉRIC.

Quel bonheur ! je suis officier!

MARTHE.

C'est fait de moi... (Montrant Rantzau.) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, se tournant vers elle.

Je vous fais compliment, Madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots: Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah ! le malheureux !

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (Souriant.) il y en a même quelques-uns qui crient: A bas les membres de la régence !

ÉRIC.

O ciel ! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement : je me promène incognito, en amateur ; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous !

ÉRIC, vivement.

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure !

RANTZAU, lui prenant la main.

J'y ai compté.

MARTHE, remontant le théâtre.

Ah ! mon Dieu ! entendez-vous ce bruit ?

RANTZAU, à part, et prenant la droite.

C'est bien ! cela marche ! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, accourant tout essoufflé.

Victoire !... victoire !... nous l'emportons !...

MARTHE, ÉRIC ET RANTZAU.

Parle vite, parle donc !

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié !... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille ! et nous répétions : Burkenstaff ! Burkenstaff ! qu'on révoque l'ordre qui le condamne ; Burkenstaff !!! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix ! Il a parlé et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous « avaient abusés ; je révoque toute espèce d'arrestation, et je « vous jure ici, au nom de la reine et au mien, que M. Bur- « kenstaff est libre et n'a plus rien à craindre. »

MARTHE.

Je respire !...

CHRISTINE.

Quel bonheur !...

ÉRIC.

Tout est sauvé !

RANTZAU, à part.

Tout est perdu !

JEAN

Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine ! vive Struensée ! vive Burkenstaff ! Et quand j'ai eu dit à mes voisins : C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive Jean ! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore ; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, à part.

Un triomphe ! il en perdra la tête !

RANTZAU, à part.

Quel dommage ! une révolte qui commençait si bien !... A qui se fier à présent ?

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, au fond ; BURKENSTAFF ET PLUSIEURS NOTABLES qui l'entourent ; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, prenant plusieurs pétitions.

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit ; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, à part.

A la bonne heure !

BURKENSTAFF.

Je l'accepte ! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi ; je vous invite tous.

TOUS, criant en sortant.

Vive Burkenstaff ! vive notre chef !

BURKENSTAFF.

Notre chef !... vous l'entendez ! quel honneur !... (A Éric.) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison ! (A Marthe.) Eh bien ! ma femme, que te disais-je ? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez-plus!

BURKENSTAFF, *s'essuyant le front.*

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (*Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.*) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (*A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.*) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, *froidement.*

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, *déconcerté.*

Ah! c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (*Appelant.*) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, *donnant un papier à Marthe.*

Voici ma note.

BURKENSTAFF, *criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.*

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position, du bon vin, entends-tu?... (*Montrant la porte qui est sous l'escalier.*) Le vin du petit caveau.

MARTHE, *remontant l'escalier.*

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (*Marthe remonte l'escalier et disparaît. — A Rantzau.*) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (*A Christine, d'un ton protecteur.*) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (*Se reprenant.*) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (*D'un ton d'importance.*) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que

l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, vivement.

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure!... (À Éric.) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... tu diras : Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN.

Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, saluant Christine.

Adieu, Mademoiselle... adieu, mon jeune ami. (Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON.

(Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive; (A part.) et que cela s'en va. (Haut.) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, souriant.

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... ils m'aiment tant!... Aussi, ce soir, ce

souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, souriant et le rappelant.

Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, se frappant le front.

C'est juste... je l'oubliais... (Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clé.

RANTZAU, à Raton qui ouvre la porte.

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (Frappant sur la porte.) Six pouces d'épaisseur; doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (Prêt à entrer.) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU.

Je vous en prie... je monte au magasin. (Raton est descendu dans le caveau; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant :) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (Montrant la clé qu'il tient.) il faut les mettre sous clé. (Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.)

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.)

Les voici, les voici... c'est superbe à voir, un cortége magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.) Où donc est notre maître? là-haut, sans doute. (Courant à l'escalier.) Notre maître, descendez donc... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.

Eh! qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN.

Je crie après notre maître.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN.

Et il n'est pas là... et on va crier sans lui... (Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!...

JEAN, à la porte de la boutique et criant.

Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (Parcourant le théâtre.) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang.

PLUSIEURS GARÇONS, rentrant par la droite.

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, redescendant le magasin.

Ni moi non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, en dehors, avec des murmures.

Burkenstaff!... Burkenstaff!...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN.

Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites. (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (Courant au fond.) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!...

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, s'adressant à une douzaine de gens du peuple.

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, mes amis!

LE PEUPLE, se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.

Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef... notre ami...

MARTHE.

Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS.

Au palais! au palais!

RANTZAU, paraissant au haut de l'escalier, et regardant ce qui se passe.

A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, agitant leurs bannières et leurs bonnets.

A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours! (Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction.)

ACTE III

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. A gauche, un balcon donnant sur la rue. Porte au fond, deux latérales. A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LE BARON DE GŒLHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GŒLHER.

Rien, Mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. Rantzau. A quoi bon cette

réunion extraordinaire? Il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GOELHER.

Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux, sans cela j'en aurais été prévenu! Ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé?

GOELHER.

De ce matin!... sur la proposition de votre père; et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grâce au ciel, il n'en est rien : il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de Sa Majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah! elle a ri!

GOELHER.

Oui, Mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (Souriant avec fatuité.) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (A part.) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (Haut.) Mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'État, les affaires sérieuses pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... Oui, Mademoiselle, il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... Que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra!

CHRISTINE.

Vous au pouvoir!...

GOELHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse, c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place; et vous sentez que

M. de Falkenskield et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés; cela me faisait sourire : si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, *écoutant.*

Taisez-vous!

GOELHER.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GOELHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GOELHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là? ce serait cruel, ce serait tyrannique; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GOELHER.

Est-il possible?

CHRISTINE.

Oui, Monsieur; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GOELHER.

M. Éric!... et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?... voilà à coup sûr une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, *entrant et restant au fond.*

Une lettre pour monsieur le baron.

GOELHER.

De quelle part?

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GŒLHER.

Probablement... (Lisant.) « Je porte une épaulette ; monsieur « le baron de Gœlher ne peut plus me refuser une satisfaction « qu'il me faut à l'instant. Quoique insulté, je lui laisse le choix « des armes et l'attends aux portes de ce palais avec des pisto- « lets et une épée. — Éric Burkenstaff, lieutenant au 6e d'in- « fanterie. » (A part.) Quelle insolence !

CHRISTINE.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

GŒLHER.

Ce n'est rien. (Au domestique.) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (A part.) Encore une leçon à donner.

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GŒLHER.

Moi, troublé !

CHRISTINE.

Eh bien ! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GŒLHER.

Impossible, vous dis-je !

CHRISTINE, se retournant et apercevant Koller.

Le colonel Koller ! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel ; qu'y a-t-il ?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, à Gœlher.

Vous le voyez... (A Koller.) Et comment cela ?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GOELHER.

Eh ! mais ce ne serait pas déjà si maladroit!

CHRISTINE.

Y pensez-vous? (Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.)

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas ! la foule se grossit et s'augmente, ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah! cela me fait peur ! (Elle referme la fenêtre.)

GOELHER.

C'est-à-dire que c'est inouï... Et vous, colonel, vous restez là?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GOELHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GOELHER, troublé.

Lesquelles?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, Monsieur, que feriez-vous?

GOELHER, perdant la tête.

Moi!... Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GOELHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires, des gens qui devraient gouverner... Que diable! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul, et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GOELHER, RANTZAU, entrant par la porte du fond; KOLLER.

GOELHER, courant à lui avec empressement.

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien... elle est tout émue, tout troublée.

RANTZAU, froidement et le regardant.

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... un amant bien épris. (Apercevant Koller.) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GOELHER, vivement.

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, froidement.

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GOELHER, vivement et avec approbation.

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GOELHER, de même.

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE ET GOELHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, froidement.

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GOELHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce que, enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GOELHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, *s'asseyant.*

Oh! mon Dieu, oui.

GOELHER, *se rassurant.*

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres, (*A Gœlher.*) ainsi qu'au vôtre, Monsieur.

GOELHER.

Eh bien! par exemple!

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille: je les en défie bien.

GOELHER.

Et pourquoi cela?

RANTZAU.

Parce que, depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, *écoutant près de la fenêtre.*

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GOELHER.

J'en étais sûr! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle le ministre de la marine?

RANTZAU, *froidement.*

Nous ne l'avons pas vu. (*Avec ironie.*) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade!

GOELHER, *avec intention.*

Et vous, vous vous portez bien?

RANTZAU, *souriant.*

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma

santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GŒLHER.

Eh! qui donc?

RANTZAU, *toujours assis et d'un air goguenard.*

Eh! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GŒLHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, *le regardant froidement.*

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois?

GŒLHER.

Non, Monsieur.

RANTZAU, *de même.*

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte, il faut encore être apte à succéder.

GŒLHER.

Et à qui s'adresse cet axiome?

RANTZAU, *de même.*

A ceux qui manquent d'aptitude.

GŒLHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut!

RANTZAU, *se levant et sans changer de ton.*

Pardon!... Allez-vous demain au bal de la reine?

GŒLHER, *avec colère.*

Monsieur!

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle?... Les quadrilles sont-ils de votre composition?

GŒLHER.

Je saurai ce que signifie ce persifflage.

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends; je me mets à votre portée.

GŒLHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, *près de la croisée.*

Taisez-vous donc! je crois que cela recommence.

GŒLHER, *avec effroi et remontant le théâtre.*

Encore! est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable!

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu ! tout est perdu !... Ah ! mon père !...

SCÈNE IV.

KOLLER, à l'extrémité du théâtre, à gauche ; GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, à l'extrémité, à droite.

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous ! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GŒLHER.

Je le disais bien... cela ne pouvait pas durer !

CHRISTINE.

Tout est donc terminé?

FALKENSKIELD.

Pas encore ! mais cela va mieux.

RANTZAU ET KOLLER, chacun à part, et d'un air fâché.

Ah ! mon Dieu !...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non ; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits ; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, à part.

Ce sont les nôtres !

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, à part.

O ciel !

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GOELHER.

C'est ce que je repète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir?

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms ?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, à part.

Les maladroits !

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissent pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent ; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, regardant Koller.

Les nommeront-ils ?

FALKENSKIELD.

Sans doute !... leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (A Rantzau.) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, s'avançant vers Falkenskield.

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller !

KOLLER.

Oui, Monseigneur. (A part.) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé

d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais, puisque vous voilà, Messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... Nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs... (Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.)

SCÈNE V.

KOLLER, GŒLHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (A part et regardant Koller.) Notre homme a l'air embarrassé; en tout cas, veillons sur lui, et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir. (Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.)

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir, et que plus tard nous communiquerons au conseil. (Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.)

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis longtemps, Messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GOELHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, froidement.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, à Falkenskield.

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER.

Voyez-vous cela!...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible?

GOELHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres?... quelle horreur!... (A Rantzau.) Et vous ne frémissez point?...

RANTZAU, froidement.

Pas encore. (A Koller.) Êtes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous dites là?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire je suis sûr... qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, cherchant à l'aider.

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur, j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, la prenant vivement.

La liste des conjurés. (Il la parcourt.)

RANTZAU, avec compassion et à part.

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens!... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, lui remettant la liste.

Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne

prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie?

RANTZAU.

Rien ne le démontre; et à moins que le colonel...(Appuyant.) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, Monseigneur.

RANTZAU, à part.

C'est bien heureux!... voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris!

GOELHER.

Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU.

Sans doute. (Montrant la liste.) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confidence à M. Koller... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et M. le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (Avec intention.) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupables.

GOELHER.

C'est juste!

FALKENSKIELD se lève vivement, Rantzau en fait autant.

Eh bien!... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, à part.

Et allons donc!... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure!

GŒLHER, avec finesse.

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas?...

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, haussant les épaules.

Laissez donc! (Il va à la table à gauche, et écrit pendant que Koller remonte le théâtre, et se tient au milieu un peu au fond.)

RANTZAU, à part.

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (Regardant Koller.) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (Haut.) Adieu, Messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, qui, pendant ce temps, s'est assis à la table, et écrit un ordre.

(A Gœlher.) Cet ordre au gouverneur... (A Rantzau.) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense.

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, avec intention.

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, s'inclinant.

Monsieur le comte, quels remerciements...

RANTZAU, avec mépris.

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense. (Il sort.)

KOLLER, à part, redescendant le théâtre.

Maudit homme! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (Saluant.) Messieurs...

GŒLHER.

Je vous suis, colonel. (A Falkenskield.) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait. (Il sort avec Koller par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, seul, riant en lui-même.

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Ranizau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste, qui nous cèdera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII

CHRISTINE, sortant de la porte à gauche, FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure, car vos convives vont arriver; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraye, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?

FALKENSKIELD.

Rien; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-

être même n'auront pas lieu ; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, *froidement.*

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel !

FALKENSKIELD, *lentement et la regardant.*

Rien n'est changé ; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, *baissant les yeux.*

Je vous écoute, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'État n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi ; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (*Mouvement de Christine.*) Le saviez-vous, Christine ?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié ; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendue élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père ; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux.

FALKENSKIELD, *prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :*

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs ; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité ; reste là dans ton appartement ; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, *seule, laissant éclater ses larmes.*

Ah !... il est parti !... je peux enfin pleurer !... pauvre Éric ! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera ré-

compensé !... l'oublier ! et pour qui ? Mon Dieu ! que le ciel est injuste ! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne ? alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime !... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, enveloppé d'un manteau, et entrant par la porte à droite.

ÉRIC, entrant vivement.

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel !

ÉRIC, se retournant.

Ah ! Christine !

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, Monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici ?

ÉRIC.

Pardon ! pardon, mille fois pardon !... tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi; je me suis dégagé de leurs mains ; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père ? pourquoi ce mystère ? ce manteau... ces armes que j'aperçois ? parlez, Monsieur, je le veux... je l'exige !

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel !... un défi... j'en suis sûre ! le délire vous égare ! vous allez vous perdre !

ÉRIC.

Qu'importe ! si j'empêche votre mariage ! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric! si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher, et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, Monsieur!... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC.

Ah! que me demandez-vous?... de vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance!... et vous seriez à un autre!... et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!...

CHRISTINE.

Non, je vous le jure!

ÉRIC.

Que dites-vous?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher, ni à vous.

ÉRIC.

Christine!

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, avec joie.

Ah! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir!

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon; ne craignez rien, je m'éloigne. (Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.) O ciel! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats!

ÉRIC, montrant la porte du fond.

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, le retenant.

Non pas, entendez-vous ce bruit? (Écoutant près de la porte au fond.) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!...

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours. (Montrant la porte à gauche.) Là.

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement! (La porte s'est refermée; Christine entend monter par la porte du fond; elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD; KOLLER, un peu au fond, avec quelques soldats; RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES; DES SOLDATS qui restent au fond, en dehors.

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GŒLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GŒLHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept!... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un, et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, avec émotion.

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, dans le plus grand trouble.

Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GŒLHER.

Impossible, nous en venons; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien!... voyez, Koller. (Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller.)

RANTZAU, à part, sur le devant du théâtre à droite.

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous?

KOLLER, entrant et restant au fond.

Personne!

RANTZAU, à part.

Tant mieux!

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, à part, souriant.

Le hasard! les sots y croient tous!

FALKENSKIELD, à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y! (Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout à coup, et Éric paraît.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche; GŒLHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond; FALKENSKIELD ET RANTZAU, sur le devant à droite.

TOUS, apercevant Éric.

O ciel!

CHRISTINE.

Je me meurs!

ÉRIC.

Me voici; je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, avec colère.

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille !

GŒLHER.

Au nombre des conjurés !

ÉRIC, regardant Christine qui est près de se trouver mal.

Oui, j'étais des conjurés ! (Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.) Oui, je conspirais !

TOUS.

Est-il possible !

KOLLER, redescendant le théâtre.

Je n'en savais rien !

RANTZAU.

Et lui aussi !

KOLLER, à part.

Il sait tout ; s'il parle, je suis compromis. (Pendant cet aparté, Falkenskield a fait signe à Gœlher, de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices ? quels sont-ils ?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas à Éric.

C'est bien ! (Il s'éloigne vivement, Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau.)

RANTZAU, fait à Éric un geste de tête approbatif, et dit à part :

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, à Gœlher.

Vous avez écrit ? (Se retournant vers Éric.) Point de complices ?... c'est impossible ; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance ; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être : ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre, et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous ; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark ; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GŒLHER, toujours à table.

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher? et puisque M. Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, avec force.

Oui!

CHRISTINE, à Falkenskield.

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, Mademoiselle; ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (Avec intention et la regardant.) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, bas à Rantzau.

C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, à part et seul à la droite du spectateur,

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin... (Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approchés de lui.)

FALKENSKIELD, donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher, et s'adressant à Éric.

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré, oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus. (Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche, près d'Éric, lui dit à voix basse:)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, de même.

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, cessant de causer avec ses collègues, et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éri

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, à part.

Pauvre jeune homme! (Prenant une prise de tabac.) Tout va bien. (Des soldats emmènent Éric par la porte du fond; la toile tombe.)

ACTE IV

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche. A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, seule, à droite, assise près du guéridon.

Personne ! personne encore ! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (Lisant.) « Malgré le contre-ordre donné « par vous, un des conjurés a été arrêté hier soir, dans l'hôtel « de Falkenskield. C'est le jeune Éric Burkenstaff. Voyez son « père et faites-le agir, il n'y a pas de temps à perdre. » Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur ! Il était donc des nôtres ! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenu ? Depuis hier je ne l'ai pas vu ; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis ; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter ; car je viens de voir le roi ; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui ; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh ! non ; il a du cœur, du courage. Mais son père ! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir ! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre ; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes : c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, entrant.

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à Votre Majesté.

LA REINE, vivement.

Qu'il entre ! qu'il entre !

SCÈNE II.

LA REINE, RATON, MARTHE, portant des étoffes sous son bras ; L'HUISSIER, qui reste au fond.

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant ; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre Majesté est trop bonne ! Vous n'aviez fait demander que moi, j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont Votre Majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si l'on peut se fier à elle. (A l'huissier.) Laissez-nous. (L'huissier sort.)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à Votre Majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive?

RATON.

Eh! non, vraiment! je ne suis pas sorti de chez moi; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clé.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, vivement.

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui...

RATON.

Est-il possible ! (A Marthe.) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez?

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à Votre Majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, à voix haute.

Te tairas-tu? (La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune !

MARTHE, à demi-voix, à son mari.

Une jolie fortune ! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave!

RATON, hors de lui.

Ma femme! j'en demande pardon à Votre Majesté. (A part.) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (Haut.) Qu'exigez-vous de moi?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté!

RATON.

Dieu merci! on me connaît; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON.

Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, à Raton, pour le modérer.

Silence...

RATON, à demi-voix.

Parlez, Madame; parlez vite!

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible! et cela m'étonne à un point...

RATON, avec impatience.

Moi aussi... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, poussant un cri.

Arrêté! dites-vous? Mon fils est arrêté!

RATON.

On a osé arrêter mon fils!

LA REINE.

Quoi! ne le savez-vous pas?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, courant à elle.

C'est bien différent, et si j'avais su... pardon, Madame, pardonnez-moi... (Pleurant.) Mon fils, mon pauvre enfant! (A Raton, avec

chaleur.) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.

Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende. (Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous; il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON.

La liberté... t'y voilà aussi!

MARTHE, hors d'elle-même et sanglotant.

Eh! oui, sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, Madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, et des progrès de la sédition. (Montrant la porte à gauche.) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins, vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON.

C'est très-bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, l'entraînant.

Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens... viens vite. (A la reine.) Soyez tranquille, Madame, je vous réponds de lui et de la révolte ! (Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier.)

LA REINE.

Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour Votre Majesté !

LA REINE, à part.

O ciel ! qu'est-ce que cela signifie ! (Haut.) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir. (Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD, LA REINE, assise à droite près du guéridon.

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée ; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs ; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, avec intention et regardant la reine.

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas longtemps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, se levant.

Un pareil ordre... à moi ! et de quel droit ?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons

aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis longtemps je proposais : il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'État; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte!...

SCÈNE IV.

RANTZAU, à gauche, à l'écart; GŒLHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.)

GŒLHER, à Falkenskield.

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GŒLHER, étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, à voix basse et lui montrant Rantzau.

Taisez-vous donc!

GŒLHER, à part.

C'est juste; je ne le voyais pas. (Regardant Rantzau, dont la physionomie est restée immobile.) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.

L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (Lisant.) Il est condamné!

LA REINE, vivement.

Condamné!

FALKENSKIELD.

Oui, Madame, et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GŒLHER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de con-

seillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et privilèges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à Madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, Madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, à la reine.

Je ne veux pas alors refuser à Votre Majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (A Gœlher.) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU, LE PRÉSIDENT, en habit noir; QUATRE CONSEILLERS, également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui; GŒLHER, au milieu du théâtre; FALKENSKIELD, plus rapproché de LA REINE, qui se lève à l'arrivée des magistrats, et se rassied à la même place à droite.

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, d'une voix ferme.

Pardon, Monseigneur : c'est quand l'État est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, avec hauteur.

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, Messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance : je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel

Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce, Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (A Rantzau.) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature. (Il s'approche de Rantzau.)

RANTZAU, froidement.

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des priviléges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GOELHER.

Dans ces cas-là, Monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier: vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GOELHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, à Rantzau.

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie. (Il sort, ainsi que les conseillers.)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, sortant.

Vous me suivez, Gœlher ?

GŒLHER.

Dans l'instant. (S'approchant de Rantzau d'un air railleur.) Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier ?... Il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GŒLHER.

Je l'aurais été sans cela. (Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main. J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais !

RANTZAU, souriant.

C'est vrai ! Alors, que je ne vous retienne pas ; hâtez-vous, ministre d'un jour !

GŒLHER, souriant.

Ministre d'un jour !

RANTZAU.

Qui sait ?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir ; ils sont trop précieux !

GŒLHER.

Comme vous dites. (Il salue la reine respectueusement et sort.)

SCENE VI.

LA REINE, étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre ; RANTZAU.

RANTZAU, à part.

Ah ! mes chers collègues étaient décidés à me destituer ; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore ! Vous, Rantzau, donner votre démission !

RANTZAU.

Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (A part.) C'est une pierre d'attente. (Haut.) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'État, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, Madame; et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, oser me retenir en ces lieux!

RANTZAU.

Si ce n'était que cela!

LA REINE.

O ciel!... ils ont d'autres projets!... vous les connaissez!

RANTZAU.

Oui, Madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Hermann et Christian...

LA REINE.

Grand Dieu!... ils ont parlé!... Ce pauvre Koller sera compromis!

RANTZAU.

Non, Madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE.

Ce n'est pas possible!

RANTZAU.

La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier : Ne vous livrez point à lui... il vous vendra!...

LA REINE.

A qui donc se fier? grand Dieu!

RANTZAU.

A personne!... et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on

est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je? celui qui l'a sollicité... c'est Koller.

LA REINE.

Quelle horreur!

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui! Koller! une pareille audace d'ingratitude!... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main?

RANTZAU, *souriant.*

Vraiment!...

LA REINE.

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, *qui a ouvert son secrétaire et qui a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.*

Tenez!... tenez!... et si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, *prenant vivement les lettres, qu'il met dans sa poche.*

Et que feriez-vous, Madame, de la tête de Koller? Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir! et comment?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi!... Y pensez-vous?

LA REINE, *vivement.*

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple?

RANTZAU.

A lui seul!... non, Madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est

avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures ; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même ! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien !

LA REINE.

Que me reste-t-il alors ?... Entourée d'ennemis ou de piéges ; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours, peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue !

RANTZAU, *froidement et à demi-voix.*

C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle

LA REINE.

Que dites-vous ?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez, et lui défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois ; le peuple se prononce toujours pour les opprimés ; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel ; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter.

LA REINE.

Et comment ? puisque le peuple ne peut me secourir !...

RANTZAU.

Il faut vous en passer ! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher ?

RANTZAU, *souriant.*

En les arrêtant dès ce soir !

LA REINE, *effrayée.*

O ciel ! vous oseriez...

RANTZAU, *froidement.*

Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, *étonnée.*

Qu'est-ce à dire ?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée, comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence! (*Lentement et montrant la porte à gauche.*) Cette porte conduit dans l'appartement du roi?

LA REINE.

Oui, je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, *de même et à demi-voix.*

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute!... mais à quoi bon? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir?

RANTZAU, *à demi-voix et avec force.*

Que nous l'ayons seulement!...

LA REINE, *vivement.*

Et vous agirez?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc?

RANTZAU, *s'arrêtant.*

On frappe. (*Montrant la petite porte à gauche.*)

LA REINE, *à demi-voix.*

Qui vient là?

RATON, *en dehors.*

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, *à demi-voix, à la reine.*

A merveille!... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc?

RANTZAU, à demi-voix.

Là!

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi! (Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, entrant mystérieusement.

C'est moi, Madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer et qui viens à ce sujet consulter Votre Majesté.

LA REINE, vivement.

C'est bien!... c'est bien!... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici et n'en sortez pas... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, s'inclinant.

Oui, Madame... (La reine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

RATON, seul.

Ça ne fera pas mal!... je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire?... Est-ce que je sais? je leur réponds toujours : Attendez!... on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées, tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche.

Eh bien!

JEAN, tristement.

Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : Vive Burkenstaff! personne n'a répondu!...

RATON.

Personne!... c'est inconcevable!... des gens qui m'adoraient hier!... qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN.

Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment!

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON.

Ah! mon Dieu!

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, effrayé.

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir, et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire! Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir : décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norwégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, vivement.

Il a raison !... De l'or ! de l'or ! tout ce que nous avons !

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez ?

RATON.

Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc ?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre !... et qui vous empêche de prendre un parti ?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, avec colère.

Certainement, je suis le chef ! et on ne me dit rien, on ne me commande rien; c'est inconcevable !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; L'HUISSIER.

L'HUISSIER, s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sons enveloppe.

A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine ! c'est bien heureux ! (A l'huissier, qui se retire.) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir.

MARTHE ET JEAN.

Qu'est-ce donc ?

RATON.

Silence ! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien; mais c'était convenu, concerté avec la reine; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (Lisant à part.) « Mon « cher Raton, je vous confie, comme chef du peuple, cet ordre

« du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-« même à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après quoi, « et sans entrer dans aucun détail ni éclaircissement, vous vous « retirerez, vous sortirez du palais, vous vous tiendrez soigneu-« sement caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et demain, au point du jour, si vous voyez le pavillon royal « flotter sur les tours de Christianborg, parcourez la ville avec « tous les amis dont vous pourrez disposer, en criant : Vive le « roi! » C'est dit. « Déchirez sur-le-champ ce billet. » (Le déchirant.) C'est fait.

MARTHE ET JEAN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON.

Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'État ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire. Voyons un peu... (Prenant le papier cacheté.) « A Raton de « Burkenstaff, pour remettre au général Koller. »

MARTHE.

Koller!

RATON, cherchant.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rappelant.) Ah! je le sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas?

MARTHE.

Si vraiment!

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu?

RATON.

Silence donc! c'est dans notre plan. (A Jean.) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norwégiens dont tu nous parlais tout à l'heure; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant la pointe du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils?

RATON.

Belle demande!... Oui, femme, oui, cela le sauvera... et je

serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête! Quand il faut penser à tout, par où commencer? Ah! cette lettre à M. Koller, c'est par là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi. (Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, apercevant Raton.

Que vois-je! Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON.

Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE.

O ciel!

RATON.

Sois donc paisible! (A Koller, à demi-voix.) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, avec mépris.

Moi!

RATON, à demi-voix.

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, vivement.

Du roi!... est-il possible!... Qu'est-ce que cela signifie? (Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.) O ciel! un pareil ordre!...

RATON, le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.

Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER.

Christian!... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, Monsieur, comment il se fait...

RATON, gravement.

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, le retenant.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc dans ce papier?

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (A sa femme et à Jean.) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître. (Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.)

SCÈNE XII.

RANTZAU, sortant de la porte à deux battants, à gauche; KOLLER, debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.

KOLLER.

Grand Dieu! M. de Rantzau!

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé!

KOLLER, allant à lui.

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; et vous attesterez au conseil de régence,..

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, avec étonnement et à part.

Sa démission!... l'autre parti va donc mal! (Haut.) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui?

KOLLER, à demi-voix.

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible!

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus, depuis longtemps, ni du gouvernement, ni des affaires de l'État, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde de Struensée.

RANTZAU, froidement, et après avoir regardé l'acte.

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemark.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous?

RANTZAU

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, avec inquiétude.

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place?

RANTZAU.

Ce que je ferais!... D'abord, je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez; mais dans quel sens?

RANTZAU, froidement.

Cela vous regarde. Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là : Au général Koller.

KOLLER, à part.

Au général!... ce titre qu'on m'a toujours refusé. (Haut.) Moi, général!

RANTZAU, avec dignité.

C'est justice, un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, lentement, et le regardant.

Pour récompenser ou punir, il faut du pouvoir; en a-t-il?

RANTZAU, de même.

Qui vous a remis cet ordre?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, vivement.

Votre excellence peut-elle me l'assurer?

RANTZAU, froidement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre; je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends. (Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, lentement.

Sont faciles... La garde du palais vous est confiée, et vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés.

KOLLER, avec incertitude.

D'accord, mais si l'on échoue...

RANTZAU, négligemment.

Eh bien! que peut-il arriver?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, se retournant vers lui avec fermeté.

N'est-ce que cela qui vous arrête?

KOLLER, de même.

Oui.

RANTZAU, de même.

Aucune autre considération?

KOLLER, de même.

Aucune.

RANTZAU, froidement.

Eh bien! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte? pour quel crime?

RANTZAU, lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre!

RANTZAU.

Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, avec fureur.

Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, avec fierté.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence: cela me convenait alors; cela ne me convient plus aujourd'hui; et, puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (D'un air impératif et à demi-voix.) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, dans le plus grand trouble.

Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez. (Il fait un pas pour sortir.)

KOLLER, l'arrêtant.

Monsieur le comte!...

RANTZAU.

Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER.

J'obéirai!

RANTZAU.

C'est bien! (Avec intention.) Adieu... général! (Il sort par la porte à gauche et Koller par le fond.)

ACTE V

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table deux flambeaux allumés.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal; FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, entrant en donnant le bras à sa fille.

Eh bien! comment cela va-t-il?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père, beaucoup mieux.

FALKENSKIELD

Votre pâleur m'avait effrayé; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais désiré rester ici; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.

Certainement! que n'aurait-on pas dit de votre absence!... C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête?

CHRISTINE.

Mon père!

FALKENSKIELD, reprenant d'un air détaché.

Qui du reste était superbe... Une magnificence! un éclat! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons!... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pou-

voir; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh! mais, à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher?

CHRISTINE.

Non, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment, non? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui... il a toujours tenu à se singulariser; aussi nous ne lui en voulons pas; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres : son temps est fini, et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre!

FALKENSKIELD, *d'un air sévère, et regardant Christine.*

Sans doute.

CHRISTINE, *timidement.*

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée, qu'au milieu de cette fête; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si

joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers.... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi : cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant : « C'est « inutile, Monsieur, jamais de pitié pour les crimes de haute « trahison, ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit : « Je ne l'oublierai pas, « Monseigneur, et bientôt, peut-être, je vous le rappellerai. »

FALKENSKIELD

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots : « Le mi- « nistre a raison; il faut un exemple... — Soit, disaient les « autres, mais le condamner à mort!... » Le condamner!... à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement j'étais là, près de toi.

CHRISTINE.

Oui, c'était une erreur absurde, chimérique, je le sens; mais que voulez-vous? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD.

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et

qui dansera probablement toute la nuit. Le jour ne peut pas tarder à paraître ; je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà ! quelqu'un ! (Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.) Allons ! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir. (Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire ! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas ! il me semble que tout le monde doit être comme moi, et ne s'occuper que de lui !...

JOSEPH, qui s'est approché de Christine.

Mademoiselle...

CHRISTINE

Qu'y a-t-il, Joseph ?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à Mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi ?

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne !... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, qui pendant ce temps a été chercher Marthe.

Entrez, Madame, voilà mademoiselle, et dépêchez-vous, car il est tard. (Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, Mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, la regardant.

Madame Burkenstaff ! (Courant à elle et lui prenant les mains.) Ah ! que je suis contente de vous avoir reçue !... que je suis heureuse de

vous voir! (A part, avec joie et attendrissement.) Sa mère. (Haut.) Vous venez me parler d'Éric.

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant!... je viens de le voir.

CHRISTINE, vivement.

Vous l'avez vu?

MARTHE, pleurant.

Je viens de l'embrasser, Mademoiselle, pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui a été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, avec joie.

Vous l'ignoriez donc!... ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai?... quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, poussant un cri.

Ah!... (Avec égarement.) Ils disaient donc vrai!... c'est de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompé! (A Marthe.) Il est condamné?

MARTHE.

Oui, Mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé : concevez-vous cela? elle est mère cependant!... elle a un fils?

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous!... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point: en attendant, il n'ose se montrer, il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?... s'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!.. il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric !...

MARTHE.

Oui, Mademoiselle, oui, l'ingrat, en me consolant, pensait encore à vous. « J'espère, » me disait-il, « qu'elle ignorera mon « sort, qu'elle n'en saura rien... car heureusement, c'est de « grand matin, c'est au point du jour... »

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, avec égarement.

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?... C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE.

Le tuer!...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!... défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah ! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger!... Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable, il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien qu'à vous aimer!...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu; c'est pour moi, pour me sauver, qu'il marcherait à la mort!... oh! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible!

CHRISTINE.

Oui, Madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui!

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

CHRISTINE.

Rien!... rien!... Retournez chez vous, partez, dans quelques instants il aura sa grâce, il sera sauvé!... fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, hésitant.

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole... à mes serments.

MARTHE, de même.

Mais...

CHRISTINE, hors d'elle-même.

Eh bien!... à ma tendresse!... à mon amour!... Me croyez-vous maintenant?

MARTHE, avec étonnement.

O ciel!... oui, Mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (Poussant un cri en montrant la croisée.) Ah!...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour!... Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu... adieu!... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, seule, marchant avec agitation.

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (S'arrêtant.) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... Eh bien! quand je penserai à tout cela... à quoi bon?... Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (Se mettant à la table.) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?... oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!... O mon Dieu! fais que ce soit vrai: elle aura pitié de

moi, et ne me condamnera pas. (Écrivant rapidement.) Hâtons-nous, cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé* Christine de Falkenskield... (Laissant tomber la plume.) Ah!... c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (Pliant vivement la lettre.) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux... et comment, à une heure pareille?... ah! par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

SCÈNE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, avec effroi.

Mon père!...

FALKENSKIELD, lisant.

« A la reine Mathilde. » Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à Sa Majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez... (Faisant le geste d'ouvrir la lettre.)

CHRISTINE, suppliante

Monsieur...

FALKENSKIELD, l'ouvrant.

Vous y consentez... (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère : non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu vous compromettre; aussi, je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit

devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire? ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous ête le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, Monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours; et je lui crierai : Grâce, Madame!... sauvez Éric... et surtout sauvez mon père.

FALKENSKIELD, la retenant par la main.

Non! vous n'irez pas!... vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, effrayée.

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas... (Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir; mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.)

CHRISTINE.

O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre!... ma lettre!...

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (Poussant un cri.) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (Courant à la croisée à gauche.) Des soldats s'avancent et en-

tourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! ma lettre! il est peut-être temps encore! ma lettre!

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse. (Il déchire la lettre.)

CHRISTINE.

Ah! c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime; oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine! (On entend du bruit en dehors.)

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort... que sais-je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment. (On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, étonné.

Monsieur de Rantzau chez moi! à une pareille heure!

CHRISTINE, courant à lui en sanglotant.

Ah! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai?... ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence! ma fille.

CHRISTINE, avec égarement.

Qu'ai-je à ménager maintenant? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, souriant.

Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Éric existe encore.

FALKENSKIELD ET CHRISTINE.

O ciel!

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, voulant sortir.

C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi, moi, qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Et pour quelle raison?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, stupéfait.

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux; mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher; eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GŒLHER, FALKENSKIELD.

GŒLHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge, et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GOELHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de Sa Majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher, par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!.. Et Struensée?

GOELHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, avec impatience.

Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GOELHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GOELHER, à Rantzau.

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie : Vive le roi! le peuple, appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis, crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer en mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement, et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GOELHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GOELHER.

Monsieur!

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (Vivement.) ainsi qu'à tous les vôtres, seule asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? Venez, Mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons. (Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.)

SCÈNE VIII.

JEAN, en dehors du balcon, à gauche; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GOELHER.

JEAN, les couchant en joue.

Halte-là, Messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, poussant un cri, et se jetant au-devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.

Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN.

Recommandez votre âme à Dieu!

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU, ÉRIC, le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond, et se mettant devant CHRISTINE, FALKENSKIELD et GOELHER.

ÉRIC, à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.

Arrêtez!.. point de meurtre! point de sang répandu!.. qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai! (Apercevant Rantzau et courant à lui.) Ah! mon sauveur! mon dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, étonné.

Lui! M. de Rantzau!

JEAN ET SES COMPAGNONS, s'inclinant.

Lui! M. de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple : il est des nôtres.

GŒLHER.

Est-il possible!

RANTZAU, à Falkenskield, Gœlher et Christine.

Eh! mon Dieu, oui... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS, criant.

Vive Raton Burkenstaff! (Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.)

SCÈNE X.

JEAN et SES COMPAGNONS, ÉRIC, MARTHE, entrant la première, et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse; RATON, entouré de tout le peuple; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER; derrière eux, KOLLER; et au fond, PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, embrassant Éric.

Mon fils!.. blessé! il est blessé!

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie:) Vive Raton Burkenstaff!

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi; grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, à sa femme.

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe à moi!.. je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, Messieurs ! silence !.. J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, à ses compagnons.

Et le roi a raison. (Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.) Une fameuse tête, sans que cela paraisse ! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (Avec joie.) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.

Jean!..

JEAN.

Oui, notre maître. (A ses compagnons.) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous !

JEAN.

Oui, notre maître. (Criant.) Vive Burkenstaff!

RATON, avec satisfaction.

C'est bien, mes amis; mais du silence. (Lisant.) » Nous, Christian VII, roi de Danemark, à nos fidèles sujets et habitants de « Copenhague. Après avoir puni la trahison, il nous reste à « récompenser la fidélité dans la personne du comte Bertrand « de Rantzau, que, sous la régence de notre mère, la reine « Marie-Julie, nous nommons notre premier ministre... »

RANTZAU, d'un air modeste.

Moi qui ai demandé ma retraite, et qui veux me retirer des affaires.

RATON, sévèrement.

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (Continuant à lire.) « Dans la personne du comte de Rantzau, que nous nommons « premier ministre, (Avec emphase.) et dans celle de Raton de « Burkenstaff, négociant de Copenhague, que nous nommons « dans notre maison royale (Baissant la voix.) premier marchand « de soieries de la couronne. »

TOUS.

Vive le roi !

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, faisant la grimace.

La belle avance! et au prix que ça me coûte!..

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'aviez promise?..

RATON.

Laisse-moi tranquille!

JEAN, à ses compagnons.

Quelle ingratitude!.. moi qui suis cause de tout... aussi il me le payera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, Messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère, (Aux magistrats.) l'affection de mes concitoyens. (A Éric.) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, avec franchise.

Aucune; car je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (A demi voix.) je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, lui imposant silence.

C'est bien! c'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, à part, tristement.

Fournisseur de la cour!

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une, je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, montrant Rantzau et Koller.

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations !

RATON, lui tendant la main.

C'est dit... désormais je les garderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle !

TOUT LE PEUPLE, entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.

Vive le comte de Rantzau !

FIN DE BERTRAND ET RATON.

LA CAMARADERIE

OU

LA COURTE-ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français, — 19 janvier 1837

PERSONNAGES

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier.
DESROUSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, } camarades.
UN DOMESTIQUE de M. de Montluçar.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.
DOMESTIQUES d'Oscar.

La scène se passe à Paris : au premier acte, chez M. de Montlucar; au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

Un salon; porte au fond, deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUÇAR.

ZOÉ, à gauche à une table, écrivant, pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, Monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! Madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connait personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre?

M. DE MONTLUCAR.

Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, *se remettant à écrire.*

Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et madame de Montlucar prient Monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur faire l'honneur « de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai!... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, Monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame! y pensez-vous? me mettre sur les rangs... avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien!... et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet, le libraire, le génie de la librairie! mon ami Desrouseaux, le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là!

ZOÉ.

Une chose qui m'étonne, Monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, Madame... on n'a plus que cela maintenant, tout génie!

ZOÉ.

C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! Madame... est-ce qu'on a le temps?... c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps

de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots! mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ.

Six exemplaires!... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire!

ZOÉ.

C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse! « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR.

Eh! non, Madame; il y avait là des amis qui vous regardaient; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort!... et je ne vous comprends pas!... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé!

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux! homme phénomène qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement.*

En secret... et je vous prie de n'en parler à personne! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, Madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe!... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante... (*A demi-voix.*) Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la Banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui, maintenant, nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme!

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne. Et cependant elle aurait de quoi être fière... Une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien!

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus !... Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis : les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ.

Non, Monsieur !

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce !

ZOÉ.

Eh bien ! Monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire ; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers... Ah ! mon Dieu, non... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR.

Impossible !... c'est avec nos amis... Ils y seront tous... un

déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!...

ZOÉ.

En quoi donc?... de quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR.

De choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ce que vous devenez, ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis! C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame!

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire! si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée... (Traversant le théâtre et regardant sur la table à droite.) Le voilà!... je le reconnais... c'est de votre main... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, Madame,

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile... un fragment littéraire...

ZOÉ.

N'importe!... en fait de conspirations... tout est bon! (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours reprendre le papier.

Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... » Je ne suis pas fâchée de faire sa connaissance. (Lisant.) « N'est-ce pas « l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle par- « coure l'immensité? C'est la réflexion que tout le monde fera « en lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, Monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi?... pourquoi?... c'est qu'on vient!

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah! c'est ma bonne amie Agathe! (Elle jette le papier qu'elle tenait, et dont son mari s'empare, et court au devant d'Agathe qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà!... Que tu es gentill de venir me voir, et de si bon matin encore!

AGATHE, qui a salué M. de Montlucar.

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste... c'est dimanche! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas!

AGATHE, ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles

Elle avait ce matin une audition... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah! le jeune Timballini!... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ.

Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR.

Certainement! un des nôtres! un homme qui fera du bruit dans le monde!

ZOÉ.

Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE.

A merveille.

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise

curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste !

AGATHE.

Vous êtes bien bon !... du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

Mes *Anomalies politiques et littéraires?*

AGATHE.

Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant pour moi... mais M Bernardet, le docteur en médecine ; mais M. Timballini, le musicien ; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent s'y connaître, s'écriaient : « Quelle profondeur ! quelle immensité ! quel génie ! »

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis !

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur !

AGATHE.

Qui criait plus fort que les autres : « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau ! »

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il ?

AGATHE, naïvement.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage !... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement !

AGATHE.

Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a-t-il pas lu l'ouvrage ! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, gravement.

On l'achète beaucoup.

ZOÉ à Agathe, vivement.

Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai!... j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE.

Oh! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place. »

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité!... quelle femme! quel goût!... quel tact!... (A Agathe.) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à Monsieur, à l'instant!

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien! qu'on attende!... je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est M. le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah! un des nôtres! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas! Pardon, Mademoiselle, je vous laisse avec ma femme! (Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr... (Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.) Encore s'il avait pris un autre genre... il y en a tant!... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE.

Hélas! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous!... tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals!... comme nous dansions dans le salon de mon père!... Maintenant on ne peut plus s'y retourner; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, riant.

En vérité!

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas! car, dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps!

ZOÉ.

Quand nous jouions au cerceau ou à la corde!

AGATHE.

Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables : ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre.

ZOÉ.

Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas.

ZOÉ.

Maintenant c'est bien différent... ce pauvre Edmond est avocat... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi jamais... il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené... il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (Souriant.) mais celle de sa femme.

ZOÉ.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE.

Eh! mon Dieu! par ma faute!... C'est moi qui en suis la cause!... A notre pension, où sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche; ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire; elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite!...

AGATHE, se levant aussi et passant à la gauche du théâtre.

Elle!... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire

d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout!

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis!... elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ.

Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, *vivement.*

Quelle idée!... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que, dans mon intérêt même, on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ.

Non, vraiment.

AGATHE.

M. Oscar Rigaut... un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ.

Pourquoi cela?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (*Mystérieusement.*) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune France, que depuis quelque temps je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix haute... apprentis grands hommes, gloires surnuméraires, illustrations à venir, qui ne seraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE.

M. Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné?

AGATHE.

Eh ! oui vraiment ! gagné hier, et complètement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur! arrivez! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, *troublé.*

Ah ! que vous êtes bonne !... je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal ! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, Monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance ; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate ?

EDMOND.

Non, Mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens, cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère ! » et nous vous le disons encore. (Les deux femmes lui tendent chacune la main, qu'il serre dans les siennes.)

EDMOND.

Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre !

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensai tout d'abord !... (Aux deux femmes.) C'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables ; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu, je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah ! que c'est mal à vous ! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance ?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir ! il est bien triste ! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ.

On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND.

Eh ! qui vous dit que j'en ai ?

AGATHE.

Nous qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous ! e vous l'ai prouvé ; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ.

Et vos amis! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND.

Ah! tout me paraît possible quand je vous entends; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire, (Regardant Agathe.) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre, et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge, et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus, rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but, et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ.

Quelle idée!

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, *étonné.*

Que dites-vous?

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi! grand Dieu! y pensez-vous? jamais.

AGATHE.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents!

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la Chambre?

EDMOND.

Si vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE.

Avocat!

ZOÉ.

Ils arrivent tous!... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (*Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.*) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... Nous allons jouir de votre triomphe : lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (*Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.*) Vous tremblez d'émotion!

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est-il enfant!

AGATHE, à Edmond, qui parcourt le journal.

Eh bien ! Monsieur, eh bien ! cela vous donne-t-il du courage ?... êtes-vous content ?

EDMOND, tombant dans un fauteuil.

Ah ! c'est indigne !

TOUTES DEUX.

Qu'avez-vous donc ?

EDMOND.

C'est fait de moi ; ce dernier coup m'accable ; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit ; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre parenthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (Donnant le journal à Zoé.) Tenez... tenez... voyez plutôt !

ZOÉ, regardant.

C'est vrai. (Lisant à demi-voix à Agathe.) « La cause s'est défendue par « elle-même ; point de logique, point de verve, point de mou- « vements oratoires ; et chacun se demandait en sortant com- « ment on n'avait pas confié cette affaire au jeune Oscar Rigaut, « dont l'éloquence chaleureuse convenait bien mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar !

EDMOND.

Quand je vous le disais ; j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager ? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité ? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils ?... deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés, et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés.

ZOÉ.

Y pensez-vous ?

EDMOND, reprenant le journal qu'il parcourt.

C'est écrit... c'est imprimé ! et votre mari est mieux traité...

Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie? n'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on « ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immensité... »

ZOÉ, étonnée.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le dernier « ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table où était le brouillon écrit de la main de son mari.

Ah! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge!... Il est bien heureux!... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être!... si vous le vouliez!...

AGATHE.

Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice!

ZOÉ.

A la tribune, on parle de haut.

EDMOND.

Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force ni le courage de parcourir une pareille carrière : encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là!

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes!

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré!...

EDMOND, avec désespoir.

Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé!

AGATHE, faisant un mouvement vers lui.

Edmond!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de Mademoiselle.

AGATHE, faisant signe d'attendre.

C'est bien!... (Elle va prendre son châle pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton

suppliant.) Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député?...

EDMOND.

A quoi bon?

AGATHE.

A beaucoup de choses! (Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!...

EDMOND.

O ciel!

AGATHE, se retournant vers Zoé et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.

Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu! (Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.)

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, à part.

Député!... si je suis député, je puis aspirer à sa main!... et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur!

ZOÉ.

Mon pauvre Edmond, que je vous plains!

EDMOND.

Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc là?... Vous qui tout à l'heure...

EDMOND.

Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé... qui n'écoutais rien... qui repoussais vos conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ.

Que voulez-vous?...

EDMOND.

Je veux être député!

ZOÉ.

Est-il possible?

EDMOND.

Je le serai! c'est mon seul but, mon seul espoir!...

ZOÉ.

Vous qui refusiez...

EDMOND.

J'ai changé d'idée... il faut que je sois député : je ne sais pas comment, mais c'est égal... n'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député!...

ZOÉ, souriant malignement.

Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah! c'est que vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins qne vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND

Ça m'est égal!

ZOÉ.

La route de la fortune!

EDMOND.

Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... je ferai ce que vous me direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?... à qui m'adresser? moi qui ne connais personne!

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois, c'est vrai!... mais depuis son mariage..: c'est différent... je ne vais presque plus chez lui .. il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel! qu'avez-vous fait?

EDMOND.

J'ai bien fait! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui?...

ZOÉ.

Taisez-vous! taisez-vous!...

« Et ne nous brouillez pas avec la république! »

EDMOND.

C'est déjà fait! et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ.

Adressez-vous alors à mon mari... qui a de l'influence à Saint Denis... il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer... commencez par demander la sienne...

EDMOND.

Moi! solliciter sa voix... mendier son suffrage...

ZOÉ.

Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir... tout le monde en agit ainsi.

EDMOND.

C'est possible... mais il me semble que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi.

ZOÉ, souriant.

Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi? J'ignore pourquoi... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas.

EDMOND, d'un air sombre.

Personne ne m'aime.

ZOÉ, d'un air caressant.

Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND.

Vous!

ZOÉ.

Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux... je les risque!... il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND.

Non... non... protégé par vous... que ne dirait-on pas? on

dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOE.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui... vous avez raison... (A part.) Pensons à Agathe, et du courage! (Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant. EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement, on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!... mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement, en apercevant Edmond.

Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND.

Non, Monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique.

EDMOND.

Je paie dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur... et vous venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous être trop bon... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, Monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, d'un air affectueux et lui prenant la main.

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune...

EDMOND, avec étonnement.

Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, vivement.

Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toute les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (D'une voix faible et comme prêt à céder.) Car, en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, vivement.

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein... que dites-vous?

EDMOND.

Je comprends très-bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, cherchant à se remettre, et affectant un air de joie.

A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre, quel est-il ?

EDMOND.

C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous !... (Avec un air de supériorité.) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous veniez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont, qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France ! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelques talents...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez !... Mais la vôtre, à vous, Monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement...

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte, chaque matin, votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur !...

EDMOND.

Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls, ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez ! j'avais du talent alors! Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix ? répondez, répondez !

M. DE MONTLUCAR.

Eh bien !... oui...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!... Vous, Monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi!...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!... mais il y a des situations qu'il faut comprendre; et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... je n'ai jamais rien fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui, protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui, par ma position, suis libre et indépendant !

EDMOND.

Indépendant!!!... et vous tremblez devant un article de ournal! Indépendant!!! et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion !

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur, j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire, et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non

par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur !... (Monsieur de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah ! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection !.. Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable ! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances !... sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond ! où court-il donc ainsi ?

EDMOND.

Oscar Rigaut... mon ancien camarade !...

OSCAR.

Eh ! oui vraiment ! collége Charlemagne ! où j'étais toujours le dernier : et toi, deux années de suite le prix d'honneur ! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége ; (Lui serrant la main d'un air affligé.) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais !

EDMOND.

Comment ! qu'en sais-tu ? qui te l'a dit ?

OSCAR.

Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement ; après cela, que veux-tu ? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu ? que deviens-tu ? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND.

On se perd de vue, et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais, du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on ; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps... je travaille beaucoup

OSCAR, riant

Il travaille !... est-il bon enfant !... et qui t'amène chez Montlucar?... encore un savant!... celui-là... est-ce pour travailler?...

EDMOND, prêt à sortir.

Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir, et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, se retournant.

Y penses-tu?... me voilà... je suis riche!... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien, et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis !...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR.

Et quoi donc?

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non... c'est tout naturel, cela va tout seul; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!...

EDMOND.

En vérité !

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles ?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi!...

OSCAR.

Comme tout le monde!... Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque,* ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut.*

EDMOND.

Toi?... un gros garçon réjoui?...

OSCAR.

Oui; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux, le moyen âge, le pittoresque;* j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout... et tiens, tiens... (Regardant sur la table.) tu vois, ici même, six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas!

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux?... « Le jeune Oscar Rigaut, « que son imagination délirante vient de placer à la tête de la « jeune phalange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même!... moi, avec tous mes titres. (Lui montrant le livre.) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

ORCAR.

Avec les nôtres... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable!

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un

mot à dire... je te protégerai, je te pousserai. Un de plus, qu'est-ce que ça fait?

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, soupirant.

Je veux être député!

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe! Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND.

Mais où, et quand?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien! viendras-tu?

EDMOND.

Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt!

EDMOND.

A tantôt. (Edmond sort par le fond. Oscar entre dans l'appartement à gauche.)

ACTE II

Un appartement de garçon très-élégant; porte au fond, deux latérales; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures!

BERNARDET.

Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais!... Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds!

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur!

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui, nous autres médecins, nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien!... toutes les bonnes maladies sortent de là.

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le doc-Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet! » et toujours le docteur Bernardet... c'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui disent entre eux : « Diable! c'est donc un illustre! c'est donc un homme bien riche... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET.

Je crois bien! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR.

Et que je partage volontiers avec mes amis! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au *Rocher de Cancale*... c'est toujours moi qui paye; c'est mon bonheur!

BERNARDET.

Chacun son genre!... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clé de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin!

OSCAR.

Vous croyez!

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi... avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous? je crois à la médecine et à vous docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais! la bosse de la sagacité! Qui aurons-nous à notre déjeuner?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables!

BERNARDET.

Où sont-ils?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET.

C'est juste! un talent exotique qu'il faut faire mousser! il nous rendra cela à l'étranger!

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur! Desrouseaux, notre grand peintre!... Saint-Estève, notre grand romancier!... Montlucar, notre grand... je ne sais comment dire...

BERNARDET.

Économiste !... notre grand économiste !

OSCAR.

Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous !... mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre !

BERNARDET.

Personne non plus !... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre !... » tout le monde se dit : « Pauvre homme ! il l'a donc lu !... » et par commisération on le croit sur parole... qui diable irait vérifier ? Qui aurons-nous encore ?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine !

BERNARDET.

Tant mieux ! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté ?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon !... il viendra.

OSCAR.

Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas.

OSCAR.

Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis ! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, *froidement.*

Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez d'abord à sa femme...

OSCAR, *avec étonnement.*

Ah! bah! c'est le plus long!

BERNARDET, *froidement.*

C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!...

OSCAR.

Huit places!...

BERNARDET.

Huit!... et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... je le sais... c'est moi qui le traite; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne... Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible.... il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET.

C'est égal!

OSCAR, *regardant du côté de la croisée.*

Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la

cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (Revenant.) Ah! mon Dieu... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un avocat!

BERNARDET.

A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR.

Il est très-instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte échelle?

OSCAR.

Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut! Nous le pousserons!... nous le pousserons... en avant! d'abord! et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, *à Oscar.*

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR.

O ciel!

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, *bas à Oscar.*

Que vous disais-je?...

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la Chambre des pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment!... vous ne pourriez pas y manquer?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, *naïvement.*

En vérité?...

M. DE MIREMONT, *d'un air grave.*

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout... mais nous autres!... c'est différent!

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire?...

M. DE MIREMONT.

Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaye même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, Monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la Chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, *d'un air sévère.*

Ma femme !...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg ; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, *s'inclinant et lui prenant la main.*

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, *à part.*

C'est là qu'elle voulait aller !

CÉSARINE, *gaiement à Oscar.*

Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (*A M. de Miremont.*) Partez vite, la voiture vous conduira au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à M. Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres !

CÉSARINE.

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, M. le comte n'a pas besoin de bras ; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, *d'un air malin.*

Je m'en rapporte à ma cousine !

CÉSARINE.

Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, riant.

N'est-ce pas, je suis drôle !... (A part.) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (Offrant son bras à M. de Miremont.) Je vous conduis jusqu'en bas... (A Bernardet.) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner... (A Césarine.) et je reviens.

M. DE MIREMONT.

Adieu, ma femme !... ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart-d'heure je te renvoie la voiture. (Il sort avec Oscar.)

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, allant s'asseoir sur un fauteuil à droite.

BERNARDET, debout près d'elle.

Vous aviez grande envie d'aller à ce concert ?

CÉSARINE.

Vous croyez ?

BERNARDET.

Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE.

A la bonne heure, au moins ! il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien ! oui, docteur... nous étions hier au soir chez le ministre ; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert ? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET.

Et sur quoi ?

CÉSARINE.

Je l'ignore... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET.

On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE.

Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET.

Comment cela ?

CÉSARINE.

Nous verrons!... attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET.

Vous aurez le temps, le concert sera long... il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE.

Cette place à l'École de médecine?...

BERNARDET.

Tout le monde m'y désigne, vous le savez ! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes « gens, jeunes étudiants, mes jeunes amis... » on se rend populaire... ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientelle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé ; un mot encore !... mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Cette question !...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Quelquefois... si je voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande ?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien !... mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela ?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ ? je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis ; commandez ! que dirai-je ?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET.

Je le savais d'avance ! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé !

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous ?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît !

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper !... (Lentement.) Il y a peut-

être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position... (Vivement.) J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, souriant.

Je devine! un premier amour!

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire!... et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (Vivement.) Les inclinations sont libres; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions!... c'est de l'espérance ou de la crainte; c'est vivre du moins!... Voilà pourquoi vous me voyez souvent si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer daus des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe!

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation, vous étiez faite pour gouverner un empire!

CÉSARINE, souriant.

On ne peut plus maintenant... ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela,.. il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux!... (Gaiement.) De quoi s'agit-il aujourd'hui?... et pourquoi ce déjeuner?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués, et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands

génies, nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement!... ou du moins, si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?...

BERNARDET.

J'attends les vôtres!

CÉSARINE, après un instant de silence.

Vous, par exemple!

BERNARDET, après avoir réfléchi.

Non!... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (Lentement.) Je ne me ferais député... comme tout le monde... que pour...

CÉSARINE, de même.

Pour avoir la place!...

BERNARDET, de même.

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé!... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, souriant en le regardant.

Peut-être!... en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là qu vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, un peu troublé.

Moi... Madame!...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh! qui donc?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit!... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux!... ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre, et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai ; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de Madame.

CÉSARINE.

Ah ! mon Dieu, le concert sera commencé, et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne : et pour la réponse?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours ! attachement éternel. (Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE IV.

BERNARDET, seul, s'inclinant encore, redescendant.

Oui, morbleu ! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte !... quand il descend, c'est autre chose ! Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention ? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservé le monopole exclusif des pairs de France... Pa-

tience ! elle y viendra ! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (Apercevant Oscar.) Eh bien ! notre cher Amphitryon...

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu ?... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner ?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive. (Bas à Edmond, lui montrant Bernardet.) C'est un des nôtres... (A Bernardet, lui présentant Edmond.) C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps !

OSCAR.

Lui-même !

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, Monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi.

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre... un nom aussi connu !... (Bas à Oscar.) Dites-moi donc son nom... (Se retournant et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau !... (A Edmond.) Vous avez réconcilié, Monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style... et puis vous dites bien, ce qui est rare ; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu ?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité ? (A Edmond.) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit !

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme !

EDMOND.

Quoi ! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu ; mais c'est égal; je me suis dit : Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents ; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible !

OSCAR.

Tu vois bien!... qu'est-ce que je te disais?... te voilà admis. Et comme il est bon enfant ! quelle amabilité ! quelle franchise !

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc ! Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira !

DUTILLET.

J'espère bien que non !

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux; c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur !... (Bas à Oscar.) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui ?

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens. (Il sort en courant par la porte à gauche.)

BERNARDET, à part, et remontant le théâtre.

Eh bien? cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, Messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu.

Ne le croyez pas!... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (Aux autres.) Oui, Messieurs, avocat distingué :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poëte : nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (A part.) Et Oscar qui ne revient pas! (Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.) Monsieur Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet!...

BERNARDET.

C'est tout naturel : celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente dans ce moment. (Passant près de Desrouseaux.) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique : génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que

vous ne trouverez nulle part. (A part.) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide ! (Passant près de Saint-Estève.) Notre grand poëte !... notre grand romancier ! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (Se retournant, et apercevant Oscar qui fait apporter la table.) Eh ! venez donc, mon cher Oscar ! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR.

Y pensez-vous ? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (Riant.) Hi ! hi ! hi !

BERNARDET.

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun. (Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.) Eh bien !... qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi. (Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.)

DUTILLET, bas à Desrouseaux.

Sais-tu son nom ?

DESROUSEAUX.

Et toi ?

DUTILLET.

Pas davantage !... Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, à Edmond, qui redescend.

J'espère que Monsieur me permettra de faire sa lithographie ; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous ?

OSCAR, redescendant.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate ; c'est de rigueur... le désha-

billé de l'enthousiasme... ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui, et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires... Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience... (Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.)

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier!

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET.

Il a raison!

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun

une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé. (Oscar sort un instant.)

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel!... (Haut, à Bernardet.) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité!

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET.

A charge de revanche; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez... Monsieur... (Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.)

BERNARDET.

Un petit avocat... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND.

Monsieur!...

OSCAR, bas à Edmond.

Tais-toi!... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!... (Se retournant et apercevant M. de Montlucar.) Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE ET OSCAR, allant au devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre; LES PRÉCÉDENTS sur le devant.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car

ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu ! (Il l'amène en face d'Edmond, qui le reconnaît.)

EDMOND.

Monsieur de Montlucar !

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel !

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît!... ce n'est pas malheureux !

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, Monsieur, vous ici ?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple. (A Desrouseaux qui est à côté de lui.) C'est Monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar, qui est à côté de lui.

C'est Monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde !

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh ! Messieurs ! qu'importent les nuances ? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort... Il n'y a ici que des camarades, des amis ! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux, et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis ; on se soutient mutuellement, et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés. (A Edmond.) Vous êtes pour l'empire, (A Montlucar.) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous ! Union admirable, et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde, notre intérêt. (Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.) Allons, votre main. (A Edmond.) La vôtre !...

EDMOND, la retirant avec force.

Jamais ! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre ! J'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de

mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander !

BERNARDET.

Un traître parmi nous !

DUTILLET.

Un traître à l'amitié !

EDMOND.

Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas ! elle ne rougit pas de se montrer ! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions ! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice ! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici bas que le talent ; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver ; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi ?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes.

OSCAR.

Que vous connaissez si bien, et dont vous avez suivi toutes les causes ?

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude à ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom !

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute ? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi.

BERNARDET.

Est-il bon enfant !

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il !

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Y pensez-vous? pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation?... il y en a dans ce monde qui se ferai enttuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage!... vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée! (Se retournant vers les autres.) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison!

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres?... (Ils font un geste.) Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est inconstestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.

Il me semble alors, Messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera : un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, Messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, passant entre Montlucar et Dutillet.

Voilà pourquoi, Messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNY.

C'est évident!

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord!

TOUS.

Aux voix!

BERNARDET.

A quoi bon?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde. (Ils se mettent tous à la table, à droite, à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huitres et placer les chaises.)

OSCAR.

L'autel est prêt... on nous attend... Allons, Messieurs...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD ET PONTIGNI, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh! que diable!... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le chablis que j'oubliais! (Il sort.)

DUTILLET, qui s'est assis à la table, à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léonard, un!... (Il dépouille tout bas.)

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC.

Excepté vous docteur.

BERNARDET.

Comme vous le disiez... Il n'y a qu'une voix... (A part.) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne.

DUTILLET.

C'est bien singulier... (A part.) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire... (A part.) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI.

Recommençons!

BERNARDET, bas à Montlucar qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet. (Il va écrire son bulletin à la table.)

BERNARDET, bas à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar. (Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.)

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, Messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au désert... ou après le café.

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce que c'est?...

BERNARDET.

Vous serez député!... *Tu Marcellus eris!*

OSCAR.

Moi!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible!

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite! mon cher.

BERNARDET.

Il en a tant... et du vin de Champagne donc... A table, Messieurs.

TOUS.

A table! (Ils s'asseyent autour de la table.)

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient! (Regardant tous les autres camarades.) Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET et LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC et PONTIGNI.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade scar Rigaut député...

TOUS.

Nous le jurons!

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR, se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de Champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de champagne.

Amitié éternelle!

ACTE III

Un riche salon dans l'hôtel de M. de Miremont. Porte au fond, deux latérales.

—

SCÈNE PREMIERE.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir! je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour. Eh bien! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des

objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister? il n'a pour soutien que son mérite... (Regardant autour d'elle.) et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement .. que sais-je?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!... et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc?... » Mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!... Oui, j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!... O mon Dieu!... qui viendra à mon aide? (Se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.) Zoé!...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc?

AGATHE.

Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ.

Eh! oui, sans doute.... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE.

Quel bonheur!

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, vivement

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi!... Tout le monde est donc pour lui?... un homme qui est la nullité même!...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela!... personne ne le craint!

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond?...

ZOÉ.

Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah! que me dis-tu là?... voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits.

ZOÉ.

Je le crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge,.. ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que, ne me trouvant pas, il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE.

Qu'est-ce donc?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh! donne donc! (Lisant.) « Tous mes efforts sont inutiles; je « vais échouer encore, et le rival qui l'emporte sur moi... c'est « Oscar... Je ne me sens pas le courage de lutter plus long- « temps. Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez ma seule « confidente... Un amour sans espoir faisait le malheur de ma

« vie... et ce soir, quand vous lirez cette lettre, ne me plaignez « pas... j'aurai cessé de souffrir... » (Poussant un cri.) Ah!

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc?... ne t'effraie pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE.

Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, avec effroi.

O ciel! que dis-tu?

AGATHE.

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah! pour moi, plus encore! J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ, et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime... » Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ.

Rien... continue.

AGATHE.

Si vraiment...

ZOÉ.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!... mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraie... mais cela flatte toujours... (Gaiement.) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari... qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE.

Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas : prouvons le contraire, et puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste! le ciel sera pour nous!... et les femmes aussi!

AGATHE.

Bel appui!

ZOÉ.

Pourquoi pas? la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ.

Peut-être bien! sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois!

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non! à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser?... comment faire? quel moyen employer?...

ZOÉ, *sautant de joie.*

Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition... une femme de plus... tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant.

AGATHE.

Fi donc!

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour!

AGATHE.

Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ.

Je le sais!

AGATHE.

Et elle le lui rend bien!

ZOÉ.

Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière. Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelque connaissance... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE.

Que veux-tu faire?...

ZOÉ.

Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de joûter avec Césarine... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a

tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens ; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie!...

ZOÉ.

C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors... (Lui tendant la main.) le mien aussi.

AGATHE.

Ma bonne Zoé!

ZOÉ.

Tais-toi!... c'est ta belle-mère!... quel air grave et soucieux!

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État!... Rentre, il faut que nous soyons seules!

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... mais le ministre l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refuser... mais où les trouver? impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... Si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, à part.

Ma foi!... et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations... avançons!

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel extraordinaire!... M. de Montlucar nous honore souvent

de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés !

CÉSARINE.

En quoi donc?

ZOÉ, d'un air railleur.

Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, à part.

L'insolente !

CÉSARINE, reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains..

ZOÉ, à part.

Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!... vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez... vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ.

Non vraiment... il ignore ma démarche..

CÉSARINE.

C'est donc pour vous?

ZOÉ.

Encore moins!

CÉSARINE.

Pour qui donc alors?

ZOÉ.

Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE.

Quelle folie... puisque nous y sommes...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous!... entre anciennes amies!...

ZOÉ.

C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond!...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger!...

ZOÉ, la regardant bien en face.

Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi!

ZOÉ, vivement, à part.

Elle l'aime encore.

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOE.

Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, Madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!... Il vous aimait, et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel!... Ce n'est pas croyable!... Comment?... il m'aimait sans me le dire?...

ZOÉ.

Lui!... il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de

sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ.

Cela va sans dire, et c'est ainsi que je l'entends; je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE.

Moi?

ZOÉ.

Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour? Est-ce juste? est-ce loyal? Si au contraire il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé... Ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions; et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coûtât rien au devoir.

CÉSARINE.

Vous croyez?

ZOÉ, vivement.

Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir d'ambition en dépendait; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE.

Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ.

Même avant les cousins.

CÉSARINE.

Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai... je tâcherai; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essaierai du moins.

ZOÉ.

Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le docteur Bernardet.

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, à Césarine.

J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche, j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar, (A Zoé.) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ ET CÉSARINE, vivement.

Eh bien?...

BERNARDET, à Césarine.

Eh bien... (Il regarde Zoé avec inquiétude.)

CÉSARINE, montrant Zoé.

On peut parler devant elle.

ZOÉ.

Eh ! oui, docteur, je suis des vôtres.

BERNARDET, se frottant les mains.

Eh bien! Madame, tout va au mieux.

CÉSARINE.

Comment cela?

BERNARDET.

Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et, entre parenthèses: « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE.

Toute l'assemblée était donc pour lui?

BERNARDET.

Du tout; un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands

moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi, malmené... Je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : « Monsieur, je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat; je vous repousse pour telle et telle raison! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés : « Vous l'entendez! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres.

ZOÉ, à Césarine.

Ils nommeront Oscar!

BERNARDET.

J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel; et vous y avez déjà songé, car je vois M. le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, bas, à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez!... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours... Impossible!... le voilà!

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (A Bernardet.) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si, vraiment! cela empêche les autres!... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des pairs qui tiennent toute la séance... Il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre M. le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement... un soleil superbe... (Bas, à Zoé.) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT sonne, un domestique paraît.

Que l'on mette les chevaux! (Le domestique sort.)

ZOÉ, à part.

ma foi! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont, qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez...

OSCAR.

Cette bonne cousine!

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!!!

OSCAR.

Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR.

Ça, c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage!!! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas; et plus tard, quand on se retrouve... c'est

une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, Monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, *à part, avec étonnement.*

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui !

M. DE MIREMONT, *d'un air soupçonneux.*

En effet !

OSCAR.

Que de bontés !

CÉSARINE.

Ce matin encore, tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, *à Zoé.*

Cette chère Césarine!...

M. DE MIREMONT, *avec une jalousie plus marquée.*

C'est vrai; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi ?... c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (*D'un air tendre.*) oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles .. qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, *à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.*

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, *se levant avec humeur.*

Laissez-moi donc !

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel ! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, *d'un air préoccupé.*

Peut-être bien !

CÉSARINE.

Non, Monsieur ! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second !... vous me le promettez !... vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai ?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez ; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar, (A M. de Miremont) Allez, mon ami... partez vite.

M. DE MIREMONT.

Non, Madame, je n'irai pas!

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi?... vous me le demandez?

CÉSARINE, naïvement.

Eh! oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez!... On se trahit souvent sans le vouloir, Madame!...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher. . il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie?... quelles pensées pouvez-vous avoir?... Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, Madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai désormais! j'observerai! et si j'ai deviné juste... tremblez! (Au domestique.) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé, et à demi-voix.

J'ai gagné!

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai!

M. DE MIREMONT, à Oscar, qui remonte près de lui.

Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis; mais ne comptez plus sur moi, Monsieur... (A Césarine qui passe près de lui.) Adieu, Madame. (Il rentre par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir!

OSCAR.

Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai!...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête!

OSCAR.

Il y aurait de quoi... un bonheur pareil...

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc?

OSCAR.

Cet appui... cette protection... (A Zoé, montrant Césarine.) Son mari qui est en fureur.

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous... que les électeurs vous voient...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant.

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur... (Se tournant vers Oscar.) Allez donc, Monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas!... comptez sur moi. (Il sort en courant.)

SCENE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais... s'il parle... il est perdu!...

CÉSARINE.

J'y compte bien! (Regardant Zoé.) C'est un homme fini!

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien! Vous, Madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE.

Vous croyez!... (Riant d'un air dédaigneux.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, Madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET.

Grâce à vous!...

CÉSARINE.

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, piqué.

C'est possible!... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention?...

BERNARDET, vivement.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... Un changement de front... un changement de manœuvres?...

ZOÉ.

Eh, oui!

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET.

Que voulez-vous dire ?

CÉSARINE.

La Faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOÉ.

Il est donc vrai !...

BERNARDET.

Vous pourriez croire...

CÉSARINE, *vivement.*

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup ! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle ?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, *avec joie.*

Bien, cela !

BERNARDET.

Et comment ferai-je ?

CÉSARINE.

Cela vous regarde ! je ne m'occupe pas des détails ; voyez nos amis, nos camarades, qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait ? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment, ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET.

C'est juste ! j'y cours ! (*Revenant et se plaçant entre les deux femmes.*) Mais

le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah ! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix ? on a tant de peine a en avoir une!

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai! je les aurai! j'en réponds! (Elle se met à table et écrit.)

ZOÉ, passant près d'elle.

Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre! « Je vous promets ce matin ce « que vous désirez! et plus encore; en récompense, je vous « supplie de porter ce soir, comme candidat ministériel, un « homme que vingt fois je vous ai entendu vanter vous-même... « le jeune Edmond de Varennes. » (Elle cachette sa lettre, et se lève.)

ZOÉ, à part.

Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE.

Tenez, docteur!

BERNARDET.

Mais ces quatre voix?

CÉSARINE.

Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là : dites seulement à nos camarades qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET.

Moi! son médecin!

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET.

Je ne comprends pas.

ZOÉ.

Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit?

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET.

J'y cours... je l'y trouverai, et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit. (Fausse sortie et revenant.) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres

de l'hôtel... et la permission du préfet de police... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas, à Zoé.

Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part, regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet qui part.

Adieu!... adieu!... Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, Madame. (A part.) Edmond sera député! (Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.)

ACTE IV

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont ; porte au fond, deux portes latérales ; à droite une cheminée; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la Chambre des pairs la semaine prochaine?...

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber malade au moment de l'ouverture.., cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai!

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai?... qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis.

M. DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE.

Qu'importe?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE.

Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré, mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT.

Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh! qu'est-ce que je fais donc?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore!

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... Je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre; mais que voulez-vous? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Et bien! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état ou vous

êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... qui vient là?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, *entrant et annonçant.*

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, *se levant avec force.*

Oscar!... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, *à demi-voix.*

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à Madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas. (*Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont :*) Êtes-vous content?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, *étonnée.*

Comment?

CÉSARINE, *à M. de Miremont et baissant les yeux.*

Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, *lui baisant la main.*

Ma chère Césarine! (*A Zoé, en s'en allant.*) Elle fait tout ce que je veux. (*Il sort par la porte de droite.*)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous, Madame! mais c'est décourageant; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être, Zoé; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh! bien volontiers; je ne demande qu'à étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups. Et d'abord, cette maladie improvisée, à quoi bon?

CÉSARINE.

Quoi! vous ne devinez pas un peu?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison; vous n'ètes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCENE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, Messieurs, on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (D'un air sombre.) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (Apercevant les deux dames.) Ah! vous voilà.

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il?

BERNARDET, gaiement.

Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle des con-

férences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement, et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre, et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille.

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux!

BERNARDET.

La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo!

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ.

Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des Sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!

BERNARDET.

Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE, AGATHE ET UN DOMESTIQUE qui entre après elle; BERNARDET.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE ET ZOÉ.

Edmond?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe.

Que M. le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée et bas à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas à Zoé.

Je n'en reviens pas!

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Silence! (Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée; Edmond salue les deux dames.)

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, Madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien; voici M. Bernardet qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler!

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui ainsi que nous vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, Madame. M. de Miremont fut

l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE.

Et qui donc, Monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, Madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, avec colère.

Eh! Madame!

ZOÉ, à part.

L'imprudent!

EDMOND.

Pardon, j'oubliais que je suis chez vous. (Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.)

BERNADET, près de Zoé.

Diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protége! car il n'est pas aimable. (A demi-voix) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler.

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND.

Non, Madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer.

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, Madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit!

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir.

ZOÉ, vivement.

Oui, Madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien, c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi! Monsieur?

ZOÉ, laissant tomber à terre son peloton.

Aïe! ma soie! (Edmond se baisse pour ramasser le peloton qu'il lui rend.)

ZOÉ, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas, tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi?

ZOÉ, de même.

Parce que!!!

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, Madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un?... voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, bas, à Zoé.

Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue; il vient à moi et me

tend la main. « Quand j'ai des torts, » me dit-il, « je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix ; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami. » Et cet ami, quel est-il ?

BERNARDET, *s'avançant avec noblesse.*

C'est moi, Monsieur.

EDMOND, *se levant.*

Vous !

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur !

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous !

BERNARDET.

Cela n'y fait rien ! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas... mais je vous estime. (*Montrant Césarine et Zoé.*) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge !

CÉSARINE ET ZOÉ.

C'est vrai.

AGATHE, *étonnée.*

Est-il possible !

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé ?

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, Monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais !... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance.... Adieu, Mesdames. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE ET CÉSARINE, *assises ;* EDMOND, *debout ;* ZOÉ, *assise.*

EDMOND.

Ah ! le galant homme, et que j'ai été injuste envers lui !

CÉSARINE, *toujours travaillant.*

Il n'est pas le seul !... et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste!

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement de Saint-« Denis paraissent réunir leurs suffrages sur l'honorable M. Ed-« mond de Varennes. Si un talent éprouvé, si un caractère ir-« réprochable, si le plus ardent patriotisme sont des titres que « le pays demande dans un député, on peut assurer d'avance « que l'unanimité des votes est acquise à M. de Varennes... »

EDMOND.

Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a admiré son magni-« fique plaidoyer dans l'affaire de Miremont... où brillent au « plus haut degré l'érudition, la chaleur, l'éloquence, » et cætera, et cætera. Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui qui hier encore disait précisément le contraire! Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOÉ.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, *à Zoé.*

Taisez-vous donc!

ZOÉ.

Non, Monsieur, non, je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, *se levant.*

C'était là le mal!

EDMOND.

Et votre père... M. de Miremont...

CÉSARINE, *se levant.*

Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (*Regardant Agathe.*) Ah! je devine.

ZOÉ, *vivement, et passant près de Césarine.*

Une personne que vous accusiez!... sa femme!

EDMOND.

Sa femme!

ZOÉ.

Oui, Monsieur, j'en suis témoin; c'est Madame, dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, Monsieur, je l'ai fait.

AGATHE, *bas.*

Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, *de même.*

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici... j'en conviens... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, Madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, effrayée.

Y pensez-vous?

CÉSARINE.

Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, Madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, à part.

Il me fait trembler!

CÉSARINE.

Parlez. (On entend plusieurs coups de sonnette.) C'est chez mon mari.

ZOÉ, vivement.

Il peut recevoir, et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec M. Edmond.

AGATHE, gaiement.

Oh! volontiers; je vous laisse. (Bas, à Edmond.) Faites, Monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (A part.) Je n'y comprends rien, mais tout va bien. (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu. (Elle va s'asseoir près de la table, et reprend son ouvrage.)

CÉSARINE, se retournant, et apercevant Zoé.

Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.) Ma chère Zoé.

ZOÉ.

Madame...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison, parlons de lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part

Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, à part.

Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (Avec impatience.) Je n'y suis pas! je ne peux pas recevoir!

UN DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à Madame.

CÉSARINE, vivement, à Zoé.

C'est différent; voyez ce que veut votre mari; demandez-lui...

ZOE, interdite.

Moi!...

CÉSARINE.

C'est tout naturel. (Au domestique.) Conduisez Madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

ZOÉ, montrant Edmond.

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc... (D'un ton impérieux. Je vous en prie.

ZOÉ, à part.

Ah! je reviens sur-le-champ! (Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses!

EDMOND.

En vérité, Madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi!

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition?

EDMOND.

Non, Madame!

CÉSARINE.

Comment, non?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pen-

sez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement, qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison !

EDMOND.

Eh bien! Madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE.

En vérité? c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même, et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela?

EDMOND.

Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE.

Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND.

Oui, Madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité! parlez... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main... qui donc?

EDMOND.

Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE.

O ciel!

EDMOND.

Oui, Madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE, ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!...

ZOÉ.

Mon Dieu!

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ.

Y pensez-vous? (Elle veut passer près d'Edmond, et Césarine la retient par la main.)

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement! trop heureuse de vous protéger, de vous servir... vous!

EDMOND, à Zoé.

Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!... je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, passant près de Césarine.

Ah! Madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère. (Elle sort par la porte à gauche.)

EDMOND, entrant chez M. de Miremont à droite.

Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu!

ACTE V

Même décor qu'au troisième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... et je me serai laissé jouer à ce point par lui... Non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... Et comment?... sur son mari?... ça lui est égal... sur son amant?... elle n'en a pas! C'est jouer de malheur! mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause...

c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée... bien en face... Sa vue paralyserait les votes ministériels... Ah! le voici!

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non, vraiment!

CÉSARINE.

La figure est excellente!

M. DE MIREMONT.

Oui, mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraie.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini?... ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple, à la Chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m en garderai bien; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, Monsieur.

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu!... C'est très-dangereux!

CÉSARINE.

Permettez!...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenue! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit!

CÉSARINE, *à part, avec dépit.*

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader. Ah! s'il m'arrive désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois!

M. DE MIREMONT, *s'asseyant.*

Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de M. Edmond, qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE.

Comment... il viendra?

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége, elle m'en a parlé.

CÉSARINE, *cherchant à se modérer.*

Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule... je ne dis pas! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur!

CÉSARINE, *avec embarras.*

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, *à part.*

O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, *vivement.*

Il ne le sera pas... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas comme tout le monde?

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, *entrant vivement.*

Ah! Madame! que ne vous dois-je pas? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, *à part.*

Les sots! ils se sont tous donné le mot! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries : et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir!

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré, et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... Il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, *à part.*

Le malheureux! il a parlé!

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible? Ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheur; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités, ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, *effrayé.*

Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND.

Eh! mon Dieu! non; mais Madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui... mais, par malheur, je n'ai pu le voir, sans cela!...

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc! (Lisant à voix basse.) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (A part.) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (Haut, à Bernardet.) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là, et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire. (A part.) Celle-là du moins lui parviendra! (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche; EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine, et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche... et je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi portons les derniers coups. (Haut, à Edmond.) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député : nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur!... un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET.

Voilà comme je suis!... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET.

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, *vivement.*

Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc!...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez!...

BERNARDET, *à demi-voix, à Edmond.*

Soyez tranquille; dans un instant, il sera guéri. (*A part.*) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (*Il passe près de M. de Miremont. — Haut, à M. de Miremont.*) Voyons le pouls... (*Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.*) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah!

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (*Lui tenant toujours le pouls.*) Ne bougez pas... Et il m'a répondu : « Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session. »

M. DE MIREMONT.

Comment?

BERNARDET, *de même.*

Le pouls est bon!

M. DE MIREMONT, *avec joie.*

Le procès est remis?

BERNARDET.

C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, Monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, *froidement.*

Elle se sera trompée... (*Tenant toujours le pouls.*) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, *hésitant.*

C'est vrai, je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le pouls marche à merveille, la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez?

BERNARDET.

J'en réponds.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux!

BERNARDET, bas, à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais!

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas!

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant!

BERNARDET.

C'est inutile; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND.

Quoi! vous voulez?...

BERNARDET.

Certainement! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (Au domestique.) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants : allons, dépêchons!

EDMOND, à Bernardet.

Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore!... le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment?

EDMOND.

Eh! oui, mademoiselle Agathe que j'épouse; son père y consent. C'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont!...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel!

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu? c'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant, moi qui joue les autres! Non, morbleu!... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà.

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux.

Non, Madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais, grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai?

BERNARDET.

Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien!

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encourageant.

C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous... je ne vous crois plus!

CÉSARINE.

N'importe!... allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond, et retenant Bernardet qui va sortir.

Non, Monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET.

A qui en a celui-là?

OSCAR.

A vous qui m'avez joué .. qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député, c'en est un autre.

BERNARDET.

C'est faux!

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET.

Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir!

OSCAR, le retenant toujours par la main.

Non, vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis un bon enfant... Mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET.

Écoutez-moi!

OSCAR.

Je n'écoute rien!... J'ai commandé un dîner de cent couverts, et des bouquets aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai!

BERNARDET.

Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE.

Eh oui! sans doute... (A part.) Et cette réponse que l'on attend... (Haut.) Laissez-le aller. (Elle sort par la porte à gauche.)

OSCAR.

Quoi! vraiment! C'est bien différent; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTCUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, retenant Bernardet, qui fait un pas pour sortir.

Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Encore un autre à présent!

M. DE MONTLUCAR.

Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité... (A voix haute, et regardant autour de lui.) une nouvelle qui me désole.... vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qui est-ce que je rencontre à l'instant même? M. de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture!

OSCAR.

Dans votre voiture... vous l'entendez!

BERNARDET, *criant.*

Qu'est-ce que cela prouve?... Cela empêche-t-il que je vous sois dévoué?... que je ne l'aie toujours été? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!

OSCAR.

Quoi! ma cousine? Ce n'est pas possible!

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, PLUSIEURS CAMARADES.

DUTILLET.

Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, *avec colère.*

Edmond!...

DUTILLET.

Et d'après vos instructions...

OSCAR, *à Bernardet, à demi-voix, et lui serrant la main.*

Je ne lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET.

Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de Droit, de l'École de Médecine; nous aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET.

Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX.

D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, *vivement.*

Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE.

Est-ce qu'on peut le deviner?

BERNARDET.

Vous êtes des maladroits!

DUTILLET.

Et vous un brouillon!

SAINT-ESTÈVE.

Une girouette!

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant!

BERNARDET.

Monsieur de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, criant.

S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, criant.

C'est le mot! (Il passe auprès de Montlucar.)

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison!

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même. (Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.)

SCÈNE XI.

M. DE MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, M. DE MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE; BERNARDET, DUTILLET, SAINT ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont!

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyions si malade! D'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT.

Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous? (On entend en dehors des acclamations.)

SCENE XII.

M. DE MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens, qui le félicitent; ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets!

EDMOND.

Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (A Césarine.) Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout d'abord!

CÉSARINE, avec colère, et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde. (Elle quitte Césarine, et passe à gauche près d'Oscar.)

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste! Ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale... et je vois maintenant (Regardant Césarine.) qu'il y a encore amitié véritable... (Regardant Bernardet.) et désintéressée... (Regardant les autres camarades.) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive, quand on a des camarades.

ZOÉ.

Oui, Monsieur... mais on reste, quand on a du talent!

FIN DE LA CAMARADERIE.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de VIALAT